



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

PEYRE (Marius)...	<i>Les premières années de la Corse Française.....</i>	97
CLAVEL (Auguste).....	<i>Arthur Chuquet.....</i>	110
ENLART (Camille).....	<i>Quelques monuments du moyen âge en Corse, gravures (II)..</i>	113
COURTILLIER (Gaston)..	<i>Lettres inédites de Prosper Mérimée adressées en Corse (II) avec portrait.....</i>	117
YVIA-CROCE (Hyscinthe)..	<i>Antonio Guidi, il « Dottor della gran memoria »</i>	122
MARINI (R. P. Dom. Ph)..	<i>Le crâne humain découvert à Cauro peut-il être celui de Sampiero ?</i>	124
ARRIGHI (Paul).....	<i>Le poète Corse Maistrale (II fin)</i>	127

LA CORSE MODERNE. — *La Corse économique : Sa détresse actuelle (III) par Or' ZALLA. — Les cartes géologiques de la Corse, avec gravure (I), par X.X.X. — Questions Corses et réponses. p. 49 à 56*

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Les régions touristiques de la Corse par L. VILLAT : La Côte enchantée (II) excursions. — Souvenirs de Corse : Le Cap Corse (I) par Paul CHAUVET. — Le paysage Corse par Dominique LECA..... pages 57 à 64*

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IN° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte, et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La *Revue historique et littéraire*, dont la sixième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, et *La Corse touristique et pittoresque*, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font, avec ses trois *Revues* distinctes, une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.



UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 15 fr. ; le numéro : 2 fr. 50 ; Etr. 3 fr.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. Etr. 7 fr.

Livraisons de la 2^e année avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. Etr. 8 fr.

Livraisons de la 3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année avec les tables..... 10 fr. Etr. 15 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211,44. par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. AMBROSI-R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la Société des Sciences. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annuaire Corsu*.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

CARCOPINO (Jérôme), Docteur ès-lettres, professeur à La Sorbonne.

CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.

ENLART (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro ; Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.

R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne.

PEYRE (Marius), professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.

PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGEANT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS :

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte, et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La *Revue historique et littéraire*, dont la sixième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, et *La Corse touristique et pittoresque*, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font, avec ses trois *Revues* distinctes, une publication *unique*, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

* * *

UN AN : France : 12 fr. ; *Etranger*: 15 fr. ; le numéro : 2 fr. 50 ; *Etr.* 3 fr.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. *Etr.* 7 fr.

Livraisons de la 2^e année avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. *Etr.* 8 fr.

Livraisons de la 3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année avec les tables..... 10 fr. *Etr.* 15 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211,44, par mandat, avec talon pour la correspondance. (*Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée*). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. AMBROSI-R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la Société des Sciences. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annuaire Corse*.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

CARCOPINO (Jérôme), Docteur ès-lettres, professeur à La Sorbonne.

CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.

ENLART (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro ; Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.

R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne.

PEYRE (Marius), professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.

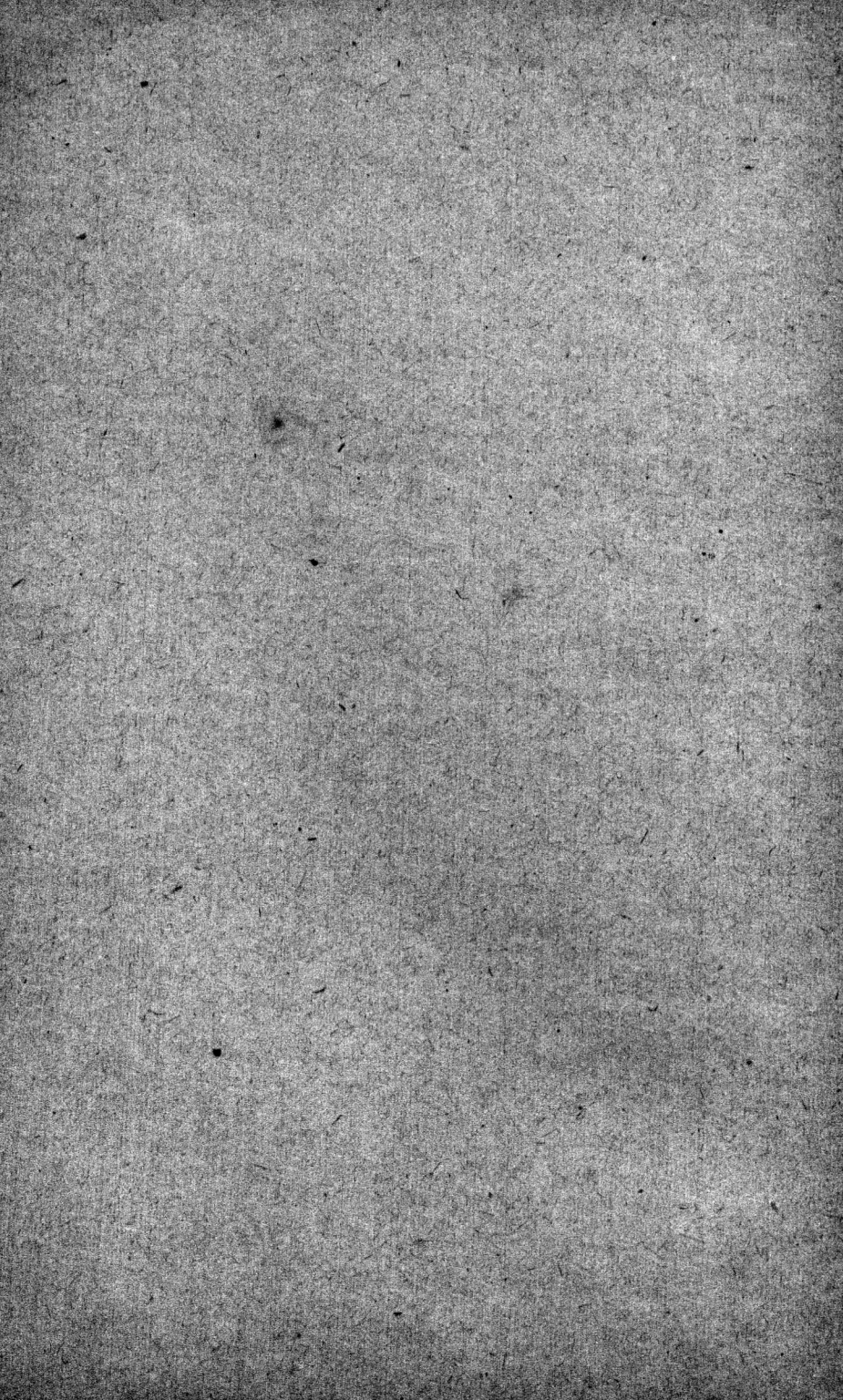
PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGEANT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.



Les premières années de la Corse Française

Il est, dans l'histoire de la Corse, une période qui, jusqu'à ce jour, avait été incomplètement étudiée, celle des vingt années qui s'écoulèrent depuis la cession, par Gênes, de la Corse à la France, jusqu'à la Révolution et pendant laquelle la Royauté s'appliqua activement à préparer l'assimilation complète de sa nouvelle possession.

On semble avoir oublié les mesures importantes prises par le Gouvernement français pour apporter alors, au régime existant dans l'île, toutes les améliorations possibles et ces efforts ont même été méconnus au point que des journaux corses déclarent aujourd'hui que *rien* n'a été fait.

Cette méconnaissance de la réalité a été vigoureusement combattue par trois historiens éminents, membres de l'Université : M. Ambrosi, et, plus récemment, MM. Louis Villat et Marius Peyre qui ont montré, par des documents indiscutables, quelle fut véritablement la conduite du gouvernement royal et fait la preuve éclatante du progrès très sensible réalisé sous son impulsion, pendant ces vingt années de transition.

Les éclaircissements historiques qu'ils ont apportés à cette question ont fait l'objet de plusieurs articles parus dans cette Revue et nos lecteurs ont pu apprécier l'opportunité de cette mise au point.

L'œuvre de M. Marius Peyre, analysée avec une rare compétence par M. Louis Villat, (1) la thèse magistrale de ce dernier, habilement résumée par M. Emile Franceschini (2) ne permettent pas d'ignorer ce que fut cette époque incontestablement heureuse pour la Corse. La série d'études approfondies que va terminer le savant article qui suit n'aura rien laissé dans l'ombre de ce qui est la vérité historique. Nos lecteurs reconnaîtront que, dans cette longue initiation, la *Revue*, fidèle à son programme, n'a rien négligé de ce qui pouvait apporter un enseignement exact et impartial aux Corses s'intéressant à l'histoire de leur pays.

A. C.

J'ai lu avec surprise dans un journal corse que la France n'a jamais rien fait pour l'île de Beauté (3) et avec plus de surprise encore dans une autre feuille à propos de la soutenance de l'excellente thèse de M. Louis Villat, que si les gouvernements français avaient fait quelque chose « ça se

(1) *L'établissement des français en Corse (1768-1789)*. Voir *Revue de la Corse*, Nos 25, 26 et 27, (Janvier-Juin 1924).

(2) *La Corse de 1768 à 1789* ; voir *Revue de la Corse*, Nos 31, 32 et 33 (Janvier-Juin 1925).

(3) *A Muvra*, 23 novembre 1924, de Grimaldi. Article *Corsa e Sardegna*.

saurait » (1). Parti pris ? Aveuglement ? Affirmations isolées, j'espère. Evidemment la Corse n'est pas aujourd'hui la région la plus riche de France, mais elle a tout de même accompli depuis un siècle et demi d'énormes progrès qu'il serait injuste d'attribuer uniquement à l'énergie de ses habitants. Ayant eu l'occasion d'étudier l'Histoire de la Corse depuis la conquête française jusqu'à la Révolution, je veux noter ici le bel effort des intendants de l'Ancien Régime et du Commandant Militaire le Marquis de Marbeuf en faveur de la dernière venue des Provinces françaises. D'autres diront si les Gouvernements qui ont suivi ont mieux ou moins bien travaillé.

Ce n'était pas chose facile que d'administrer la Corse après avoir été contraint d'obtenir par la force l'exécution du traité qui la cédait à la France, réduit à l'exil Paoli après la magnifique résistance du peuple corse qui le considérait comme son libérateur, et installé en son territoire 20.000 soldats pour faire respecter nos droits. De plus les fonctionnaires nouveaux se montrèrent souvent maladroits, méprisants comme des Européens venus gouverner une colonie. Marbeuf dont l'influence fut prépondérante était vraiment à la hauteur de sa tâche : il appliqua avec exactitude, parfois avec raideur, les « vues bienfaisantes » du Cabinet de Versailles (2). Il consacra 22 années de son existence à la Corse (1764-1786) qu'il aima comme son patrimoine ; il voulait être considéré comme un Corse, marquis de Corse, parlant la langue du pays et se plaisant à porter le costume local. Il ne fut guère aimé qu'après sa mort quand son œuvre apparut entière. Vivant, il était dur pour les autres comme pour lui-même, inaccessible à la faveur, dévoué avec intelligence. Nul n'eut plus de patience à écouter les doléances de ses subordonnés, nul ne comprit mieux leur profond sentiment de la justice. « Je trouvais, dit Boswell, grand admirateur de Paoli, M. de Marbeuf un digne français au cœur ouvert » (3). Il fut seconde dans sa lourde besogne par les Intendants qui se succédèrent entre 1769 et 1786, surtout Chardon et Bertrand de Boucheporn. Ces maîtres des requêtes, envoyés par sa Majesté pour l'exécution de ses ordres dans l'île, chargés de la justice, de la police, des finances, des fortifications, des vivres, des troupes, s'acquittèrent avec honneur et conscience au prix d'un grand labeur d'une tâche aussi vaste que difficile.

(1) *La Démocratie corse*, janvier 1925, signé N.

(2) L'expression est de Napoléon Bonaparte dans ses *Lettres à l'Abbé Raynal*, (1786-90)

(3) Boswell. *State of Corsica*, 1768.

Dans quel état le traité de 1768 livrait-il la Corse à la France ? Paoli par sa constance et son énergie avait libéré sa patrie des Génois détestés et l'avait dotée d'institutions nationales démocratiques. Mais la guerre interminable absorbait toute l'activité et toutes les ressources du pays, dont l'état économique était resté fort précaire. La population, qui d'après Rossi (1) comptait au XVII^e siècle 100.000 familles n'atteignait pas 120.000 âmes. Elle était insuffisante et peu active. L'insécurité avait fait perdre depuis longtemps le goût de l'agriculture. Beaucoup de soldats, au moins temporaires, un nombreux clergé, et plus de mille moines. L'achâtaigne et l'olive poussaient toutes seules, le raisin presque seul. Les vastes communaux, témoins d'une économie primitive, entretenaient quelques vaches, des brebis, des chèvres, fléau reconnu et toléré. Dans les villages, souvent inaccessibles et isolés, une existence patriarcale, étroite, troublée par des dissentiments de familles qui dégénéraient parfois en querelles inexpiables. La chasse dans le maquis giboyeux était le grand attrait et la principale occupation du montagnard Corse. Chaque communauté repliée sur elle-même vivait des produits de son terroir ; la sobriété populaire n'empêchait pas les famines fréquentes. Aucune route carrossable à travers l'île, presque aucun commerce malgré les efforts de Paoli pour se créer une flotte ; presque pas de numéraire.

Isolement économique, productivité faible. Pommereul (2), esprit pénétrant et ami du paradoxe, constatant l'indolence des insulaires, l'attribuait au fait qu'ils étaient tous propriétaires et désirait que l'on s'efforçât de créer une classe de prolétaires que le besoin pousserait à travailler !! L'effort de Paoli avait-il seulement réussi à unir ensemble tous les Corses ? Lui-même devait lutter sans cesse contre les rivalités de plusieurs riches familles. Lui-même se plaignait souvent de ses compatriotes qui n'exécutaient pas ses ordres et « allaient à leur fantaisie » (3). De Coursay (4) disait avec beaucoup de bon sens aux Corses en 1764.

« Vos succès contre les génois vous plaisent... Si les génois étaient anéantis, ce serait le plus grand malheur qui pût vous arriver. La haine que vous avez contre ceux que vous appelez les tyrans vous réunit, vous fait supporter les inconvénients d'une vie pour ainsi dire errante. Si vous n'aviez pas de but qui vous force à avoir confiance en un seul, vous vous détruiriez réciproquement. »

(1) Rossi. *Osservazioni storiche*, XII p. 192.

(2) P. Hist. de l'Isle de Corse, 2 v. 1779. Berne.

(3) R. P. Bettinelli, jésuite (1718-1788). Observation sur M. de Paoli.

(4) Perelli. Lettres de P. Paoli. Lettre de Coursay, 30 mai 1764.

Cet agent de Choiseul exagérait certainement pour les besoins de la cause française, il constatait cependant avec vérité les divisions réelles des insulaires. Après Pontenovo le comte de Vaux recevant les chefs vaincus les assurait de l'admiration du roi et les saluait comme des membres nouveaux de la grande famille française.

« Après la perte de la liberté et de notre indépendance nationale, nous ne pouvions aspirer à un bien plus grand, comme nous avons été bons et fidèles Corses nous serons bons et fidèles Français. »

Le malheur du régime inauguré en 1769 fut d'être né, après le sang versé, après la défaite, parmi la consternation des patriotes et la défiance générale. L'occupation militaire, les vexations de la part de fonctionnaires mal inspirés, le regret de l'indépendance perdue rendirent difficile l'assimilation des institutions françaises et jusqu'en 1783 la Corse fut fiévreuse, hargneuse, agitée. Pourtant Marbeuf et les intendants désireux de cicatriser les blessures légitimes, introduisirent avec modération et prudence le nouveau régime administratif et les institutions sociales françaises et surtout ils cherchèrent par un ensemble de mesures économiques souvent excellentes à ramener la prospérité dans l'île si longtemps éprouvée.

Les édits royaux laissèrent subsister sous le contrôle de l'Intendant les institutions représentatives du temps de la liberté. La Consulte devint l'Assemblée des Etats : elle tint 8 sessions entre 1770 et 1785, répartit l'impôt entre les pièves et put envoyer au Roi des députés chargés de présenter les vœux de la Corse. Régulièrement reçus à Versailles, ces députés reçurent non seulement de bonnes paroles, mais aussi des réductions d'impôts, sans compter des grâces personnelles. Sans doute les Etats discutaient-ils en présence des commissaires du Roi, parfois sous leur férule, sans doute ne purent-ils obtenir une session annuelle, sans doute aussi perdirent-ils le vote de l'impôt. Il faut songer cependant que c'était là le régime de la plupart des Etats provinciaux, lesquels n'en rendaient pas moins de précieux services en modérant le pouvoir des intendants. A demeure auprès des représentants du Roi siégeaient les douze nobles. Deux par deux pendant deux mois, les uns après les autres, ils ne s'occupaient pas seulement de rechercher les faveurs officielles, ils éclairaient l'administration sur les besoins locaux et étaient les défenseurs naturels de leurs compatriotes.

Chacune des 9 provinces eut son inspecteur désigné par le roi parmi les nobles Corses et son assemblée pour la répartition des taxes. Chaque piève eut son *podestat major* élu.

Chaque communauté son *podestat* et ses deux *pères du commun* également élus. Quelle province française pouvait alors se flatter de posséder des institutions aussi libérales ? En 1790 il suffira de changer les noms et de supprimer l'intendance pour avoir le département, les districts, les cantons et les communes avec leurs chefs et leurs assemblées nommés par le peuple.

L'impôt exigé fut inférieur à celui que Gênes demandait à sa colonie. Environ 550 mille livres, soit 200 mille pour la subvention territoriale et les chemins, 35 mille pour le loyer des maisons réquisitionnées, 90 mille pour le sel, 25 mille pour le papier timbré, 200 mille pour les douanes et octrois (1). La subvention étant difficile à percevoir à cause de la rareté du numéraire, la loi autorisa en 1778 le paiement en nature du vingtième des récoltes, ce qui n'existait plus guère que dans quelques communautés de Provence : les pauvres furent ainsi débarrassés d'un gros souci. Remarquer que le Clergé et la noblesse furent soumis à la subvention alors qu'en France il fallut attendre la nuit du 4 août pour supprimer les privilèges fiscaux. Remarquer aussi que l'ancien régime n'introduisit ni les aides ni le monopole du tabac, impôts qui d'ailleurs ne se sont jamais acclimatés en Corse.

En 1769, il n'existait dans l'île qu'un ordre privilégié, le clergé : 5 évêques, des piévans (2), des curés, des prêtres libres et surtout 70 couvents. Le Clergé régulier seul avait plus de 300.000 livres de revenu (3). La noblesse Corse fut rétablie en 1770, mais beaucoup de familles étaient pauvres. Le roi leur fit distribuer quelques parcelles incultes ou marécageuses du domaine, leur réserva les charges publiques, créa des régiments corses où elles prirent du service, donna à leurs enfants des bourses dans les écoles françaises, mais se refusa obstinément à faire revivre les droits féodaux. Seul M. de Marbeuf à Cargèse, les Casabianca à Aléria, les Colonna en Cinarca obtinrent exceptionnellement des champarts. Les familles reconnues nobles étaient généralement estimées par les insulaires pour leur honorabilité, leurs services anciens et leur influence bienfaisante. L'Ancien régime ne modifia donc guère l'allure démocratique de la société et la Révolution balaya la noblesse Corse sans résistance.

La guerre avait fait depuis longtemps négliger l'instruction élémentaire. Avec le rétablissement de la paix, les intendants poussèrent les évêques à créer partout de petites écoles.

(1) NECKER, *De l'Administration des Finances*, T. I. 1784.

(2) Curés des pièves.

(3) 600 mille, dit Boucheporn. Arch. dép. Corse, 126.

Il obtinrent quelques résultats puisqu'en 1789, 5 paroisses seulement de la province d'Ajaccio n'avaient pas de maître. Pas d'enseignement secondaire dans l'île en dehors des couvents : clercs, médecins, notaires, allaient s'instruire dans les universités italiennes. En 1776, 4 collèges furent fondés et dotés avec les biens confisqués des Jésuites. Il est vrai que bientôt un seul subsista prospère celui d'Ajaccio. Des bourses dans les collèges et séminaires français les remplacèrent efficacement et détournèrent la jeunesse corse de l'Italie. Marbeuf essaya en vain de ressusciter l'Université de Paoli à Corté. Faute d'argent, calcul peut-être. Pommereul, dans son histoire de l'Isle de Corse, publiée en 1779, mais écrite aussitôt après la conquête à laquelle il participa, recommandait

« que la France se gardât bien d'établir une université dans l'île afin d'augmenter ses relations avec le royaume. Les Français veulent-ils donc s'assurer sans peine l'empire éternel de cette île ? Qu'ils changent les esprits, refondent les caractères, qu'ils en forment eux-mêmes la partie gouvernante ! »

Constatons que la Corse ne fut pas traitée plus mal que les autres provinces et que la Révolution y trouva un grand nombre d'hommes instruits, qui se mêlèrent bientôt très activement à la vie politique nationale, comme Saliceti et les Bonaparte.

Marbeuf qui était en Corse depuis 1764 connaissait parfaitement les besoins économiques de l'île quand il en fut nommé Commandant en chef. Cette fin d'Ancien Régime compte par dizaines les Intendants réformateurs et philanthropes dont l'activité fut bienfaisante ; la Corse ne fut pas mal servie par les siens. Physiocrates et ploutocrates discutaient à cette époque sur le rôle de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans la création des richesses. En fait, c'est le travail sous toutes ses formes qui est l'agent indispensable de la fortune publique. Or la Corse travaillait peu et mal, d'où sa misère.

« On pourrait presque dire, écrivait Chardon en 1769 (1), que la Corse est bonne à tout ; elle est au berceau ; son enfance sera sûrement très longue, mais on peut considérer son adolescence comme l'objet d'une espérance certaine, si l'on peut parvenir à mettre en activité les ressources nationales ».

Il fallait réveiller les énergies dans cette île qui produisait peu parce qu'elle ne comptait que 120.000 habitants et que l'insécurité traditionnelle avait déshabitué du travail des

(1) Arch. Dép. de la Corse C. 126. Lettre du 12 novembre 1769.

champs, considéré comme infiniment au-dessous du métier des armes. La paix allait permettre à la Corse d'atteindre le chiffre de 148.000 habitants en 1787. La sécurité fut obtenue par la poursuite obstinée des bandits qui provoqua d'ailleurs de vifs mécontentements, et puis par l'admirable institution des Juntas 1772 : c'étaient des tribunaux populaires dont les membres étaient choisis par les Etats et chargés de ramener par la persuasion les fugitifs dans leurs villages et de les préserver ainsi de sévères condamnations. C'était comme une amnistie voilée pour tous ceux qui acceptaient de cesser une opposition systématique. Les Juntas contribuèrent grandement à la pacification de l'île.

Pour encourager le travail, le Commandant en Chef distribuait des terres du domaine à des nobles besogneux à condition qu'elles seraient desséchées, drainées ou défrichées : Ch. Bonaparte reçut alors l'étang des salines et 6.000 livres pour le mettre en état de culture. Des travaux importants furent faits pour la mise en valeur de la plaine orientale au nord du Fium'allo : trois canaux furent creusés, des bois abattus, des terres conquises au bord de l'étang de Biguglia et l'insalubrité sérieusement diminuée, si nous en croyons un mémoire des directeurs du terrier 1781. D'autres marais furent desséchés autour de Calvi et les particuliers encouragés à imiter le gouvernement par une exemption d'impôt de 15 à 25 ans pour tous les terrains nouvellement mis en culture. Marbeuf donnait l'exemple en obligeant les garnisons à produire elles-mêmes les légumes nécessaires, en les employant à construire des maisons et à préparer des terres pour les colons attirés dans l'île.

Il installa en effet dans un village neuf une cinquantaine de familles lorraines, aux Porrettes près de Bastia, et empêcha les Grecs chassés de Paomia par les Corses de quitter l'île, en les fixant près de leur ancien territoire à Cargèse. Ce fut une gloire pour lui — et aussi un profit puisqu'il reçut à cette occasion le titre de Marquis — de créer sur le bord de la mer ce coquet village où les Grecs travaillèrent avec ardeur un terrain médiocrement fertile. Il est vrai que les Lorrains de Porrettes ne résistèrent pas à l'insalubrité du climat et décimés durent abandonner leurs terres (1773). Il est vrai aussi que d'autres tentatives de colonisation dues à des particuliers, à la Paratella et à Galéria, échouèrent également. Mais ici ce fut la faute des pièves voisines qui, prétendant avoir des droits sur les terres concédées, ne s'adressèrent pas aux tribunaux, mais refusèrent toute aide aux nouveaux occupants, dévastèrent leurs champs en y amenant leurs troupeaux et mirent le feu aux récoltes.

En 1771 un édit royal essaie d'arrêter les ravages de la vaine pâture, qui découragent le paysan : défense de faire paître les chèvres sur les terrains des particuliers ; ordre de faire payer par les propriétaires du bétail les dégats causés sur les terrains communaux. En 1786 un autre édit offre à chacun un moyen légal d'arrondir par le travail son domaine, en décidant qu'un particulier qui mettra en culture un terrain de communauté en sera réputé le propriétaire, aussi longtemps qu'il le cultivera. Enfin en 1785, les Commissaires invitent les Etats à procéder au partage des biens communaux. Mesure grave et discutable qui prouvait au moins le désir de stimuler l'activité des montagnards en accroissant leur patrimoine familial. Il est curieux de noter les arguments par lesquels les députés prétendent refuser ce cadeau royal : Les terrains communaux ne valent rien et sont indispensables pour l'élevage du bétail (évidemment si l'on tient à conserver, malgré la loi, la vaine pâture). Les pauvres ne pourront plus avoir ni vaches ni chèvres, ni moutons (à moins qu'on ne leur donne une part des prairies communales). Les communautés ne pourront s'entendre pour délimiter leurs biens entre elles et les membres des communautés entre eux (à moins que l'on ne prenne des arbitres). Il fut décidé que le partage n'aurait lieu que si les intéressés le demandaient et que la communauté reprendrait les biens qui ne seraient pas effectivement occupés. La méfiance des Corses pour les nouveautés et l'opposition des riches familles qui craignaient de voir tarir leur main-d'œuvre paysanne par l'extension des petites propriétés, empêchèrent la réforme d'aboutir.

En même temps, les commissaires tentaient d'introduire des méthodes nouvelles dans le « ménage des champs ». Les oliviers étaient sauvages ou abâtardis, peu ou pas cultivés ; l'huile mauvaise parce que les moulins étaient primitifs et les olives ramassées mûres à terre. On accorda 6.000 l. au sieur Bertrand qui construisit un très beau moulin à Bastia. On donna des primes à ceux qui greffaient des oliviers. Les châtaigniers étaient une ressource capitale surtout dans quelques cantons pauvres, mais on les accusait de favoriser la paresse en donnant leurs fruits sans culture : l'édit de 7bre 1771 défendit d'en faire de nouvelles plantations sur les terres où pouvaient pousser le blé, la vigne, l'olivier, le mûrier. Il est vrai que les Corses protestèrent affirmant que le châtaignier rapportait plus que l'olivier, que les communautés qui avaient perdu leurs châtaigniers pendant les guerres seraient ruinées, etc.

Le climat se prête admirablement à l'élevage des vers-à-soie, malheureusement très négligé. L'intendant fit créer des pépinières qui distribuèrent gratuitement des mûriers. Des

graines de vers-à-soie achetées en Provence et en Languedoc furent données aux éleveurs et remboursables en cocons. Des primes récompensèrent les bonnes fileuses de soie, des tisserands furent attirés dans les villes par la fourniture gratuite du logement et des métiers. Le sieur Brueys, subventionné officiellement, recueillit des cocons (38.000 livres en 1779) et installa à Bastia une fabrique de bas de soie.

La vigne était mal cultivée, et le vin mal préparé. On créa un établissement modèle et 5 pressoirs modernes aux frais du roi. « Les tabacs corses étaient maigres, le poids des côtes étant supérieur à celui de la feuille » (1), la production était insuffisante et de grands achats avaient lieu en Italie. On fit des essais de tabac de Nérac, de Turenne, de Macauba (Martinique). On proposa en 1786 de fonder une compagnie capable de fournir du tabac à toute l'île (2). Pour étendre chenevières et linières, un arrêté du conseil d'Etat exempta de toute imposition les terres incultes où l'on sèmerait du chanvre ou du lin, et de tout droit de sortie les toiles fabriquées en Corse. Des plantes des Antilles, fèves, melons d'eau, citrouilles, haricots, le mûrier à fruit de Madagascar, le pois d'Angola et d'autres essences exotiques sont expérimentées.

Il fallait accroître et améliorer le cheptel indigène et surtout l'empêcher de causer des dommages à la culture. Un arrêt du Conseil en 1771 défendit d'exporter le bétail, de tuer des animaux de moins de 10 ans sauf urgence, et accorda une prime de 6 fr. par bœuf importé, de 3 fr. par brebis. Le libre parcours fut réglementé et les dangereuses chèvres se virent interdire les châtaigneraies et les vignes. Les épizooties furent combattues par la surveillance et l'inspection du bétail, par l'envoi de vétérinaires et de remèdes, généralement aux frais du roi. Le comte Rossi se créa avec des brebis de Toscane un beau troupeau. Guilianti de Muro introduisit des vaches suisses et italiennes : En 1787 il y a en Corse 300.000 têtes de bétails dont 33 mille bovins, 86 mille moutons et 121 mille chèvres.

Les troupeaux, les incendies, les guerres avaient gâté les forêts.

L'ordonnance de mars 1772 établit deux conservateurs pour l'aménagement des bois du domaine, de l'Eglise, des Communautés, un garde-forestier par canton et régla les coupes. Presque aussitôt commença pour le compte de la marine, l'exploitation des forêts de Porma, de Lonca, de Pietro-Piana, plus tard celle de Tretore (3). Si les ressources du sol n'ont

(1) Archives Dép. Corse 31. La Guillaumye-lettre.

(2) Arch. Dép. Corse 32. Arrêt du 26 juillet, 1784.

(3) ROBIGNET. Recherches sur la Corse.

pas été multipliées par les encouragements officiels, cela tient sans doute à ce que le progrès est lent à venir surtout chez des montagnards, ignorants, besogneux, méfiant vis-à-vis des innovations et des innovateurs. Le paysan corse s'intéressait peu à toutes les initiatives du gouvernement. Chaque fois qu'il devait donner son nom ou signer une demande, il s'inquiétait, peu habitué à une administration paperassière. Par ailleurs on se plaignait que les règlements n'étaient pas observés : jusqu'en 1854, le libre parcours sera un des fléaux de l'agriculture en Corse.

Les industries utiles au pays furent encouragées et les ouvriers étrangers attirés par des subventions, des franchises d'impôts et la promesse de la naturalisation. A Bastia s'établirent des moulins et des pressoirs, une briqueterie, une savonnerie, une fabrique de bas de soie, une de rubans de soie et d'étoffes de lin, etc. Au moment de la Révolution, le suisse Jacquier y préparait, moyennant des exemptions de droits d'entrée sur les matières premières et des primes en argent, l'installation d'une filature de coton et d'une teinturerie. Marbeuf fit essayer à ses frais à Cargèse les vitres et les poteries et bientôt l'édit de juillet 1784 autorisa les particuliers à prendre gratuitement dans toute l'étendue du domaine les terres à brique et à porcelaine. Pour favoriser la construction des maisons, le même édit mettait à la disposition des habitants pour 3 ans les bois du domaine et des communautés et exemptait de tout droit de douane les matériaux importés du continent. Le commandant militaire qui à son arrivée en Corse avait trouvé les maisons mal couvertes, mal fermées, à peine meublées, comptait ainsi contribuer à l'amélioration générale des conditions de l'habitation.

Si la pêche du corail au sud-ouest de l'île fut sacrifiée à cause de la médiocrité des produits (les corailleurs corses furent employés par la Compagnie d'Afrique à La Calle), la pêche du thon, qui pouvait être fructueuse fit l'objet d'importantes entreprises. La thonnière de Fornali (Golfe de Saint-Florent) qui existait en 1768 n'était qu'un petit ouvrage d'un rendement faible. En 1775 premier essai aux Sanguinaires : le sieur Roche dépensa 100 mille livres et fit quelques bonnes pêches, puis ses filets furent emportés par les flots. Deuxième essai en 1780 à Cata di Fico dans le golfe de Sagone par Marbeuf ; un incendie brûla les filets ; les ouvriers sardes en firent d'autres, mais l'insuffisance des pêches fit renoncer à l'exploitation. Troisième essai dans le golfe de Ventilegno au sud-ouest, en 1787, également de peu de durée. Chaque fois le gouvernement fournit de fortes subventions et du matériel. Les Thonnaires immenses et solides filets exigent de gros

capitaux et des ouvriers expérimentés : les uns et les autres manquaient ici. Les Corses méfiants attribuaient d'ailleurs les échecs successifs à la malveillance. Après la destruction de la Madrague des Sanguinaires, l'entrepreneur le Raïs s'enfuit par crainte d'être poursuivi ; les Ajacciens s'agitaient : « Intolérants à l'excès, dit Rossi (1), il leur semblait qu'on avait trompé le roi, qu'on avait voulu jouer la nation, jugée incapable de toute création durable. » En 1780, quand la thonnière de Marbeuf ne pêcha presque plus rien, on accusa encore le Raïs de laisser échapper exprès les thons, sous-prétexte de les compter ! Rossi assure pourtant que cette année les pêcheries de thon de la Méditerranée ne firent pas leurs frais.

Le climat est favorable à l'établissement des salines et il en existait, avant les guerres, dans le golfe de Saint-Florent. Une des réclamations les plus fréquentes des pièves aux Etats concerne la mauvaise qualité du sel, qui vient de Provence ou d'Italie. La remise en état des bassins de St-Florent fut achevée en 1774, sur le modèle de ceux de Berre et de Porto-Ferrajo. Peu de temps avant la Révolution Française, l'intendant projetait de nouvelles salines à Pinelo derrière Chiurino, mais il ne put s'entendre avec les soumissionnaires et ne put produire tout le sel qui lui était nécessaire.

Les travaux publics ne furent pas négligés et jusqu'à nos jours il est resté des traces de l'activité des commissaires du Roi. Une fontaine fut construite à Corté, le canal d'assainissement de la rue du Guadelle (1) à Bastia, l'aménagement des bains de Guagno fut commencée, sans compter les dessèchements de marais autour de Bastia, Calvi, Ajaccio, etc.

Les premières routes carrossables furent tracées. Un plan général de chemins royaux, provinciaux, communaux fut établi par les ponts et chaussées, mais faute d'argent et de main d'œuvre, poursuivi lentement. Bastia fut réunie à St-Florent par le col de Téghime (15 km.). La route transversale de l'île entre Bastia et Ajaccio était presque achevée en 1789. Les corvéables Corses, les soldats du corps d'occupation, depuis 1780 avaient fait les terrassements, aménagé les cassis, construit des ponts (comme celui d'Ucciani sur la Gravone). A ce moment on peut circuler en voiture de Bastia jusqu'à Venaco d'Ajaccio à Bocognano ; il ne restait plus qu'à achever le passage de la crête à Vizzavona ; il est vrai que cela ne fut terminé qu'en 1827. Comme dans les autres provinces françaises, les routes si utiles ne furent guère populaires, car elles

(1) Rossi, O. S. XIII p. 125.

(2) Archives Dép. de la Corse. 58.

nécessitaient des milliers de journées de corvée. De plus les Corses considérèrent avant tout la grande voie centrale de l'île comme un moyen d'activer les déplacements de l'armée, c'est-à-dire un moyen de les mieux tenir en tutelle. Les chemins qui reliaient les communautés entre elles ne furent pas améliorés. C'est ce qui gêna surtout le développement économique.

Les produits des champs, de l'élevage et des bois ne pouvaient guère être exportés, tant que l'intérieur ne serait pas relié convenablement à la côte. Songez que le sel qui était vendu partout 15 sous la livre, coûtait 30 sous dans la province de Corté où il devait être apporté à dos de mulet. Ajoutez les troubles des 5 premières années dus aux bandits, les cinq années de la guerre anglaise qui réduisirent les transactions avec l'Italie et la France et plusieurs mauvaises récoltes 1779, 1780, 1781, 1783, etc.

Les statistiques commerciales en 1787 indiquent cependant un progrès sur les premières années qui ont suivi l'établissement des Français ; environ 1.650.000 livres dont 200 mille à la sortie. Les entrées ont diminué de 20 %, les exportations ont augmenté de 50 % depuis 1778. La baisse d'importations est due principalement à la réduction des garnisons à 8.000 h. L'accroissement des ventes à l'étranger est un signe indiscutable d'amélioration. Les prix n'ont en effet pas augmenté : le blé vaut 2 livres le « bachin », en 1777 et 1784, l'orge 1 livre 10 et 1 livre (1)

La Révolution interrompit brusquement l'œuvre des Intendants. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Ces fonctionnaires du Roi ont pacifié la Corse et commencé la francisation en faisant oublier petit à petit les jours de la conquête : l'élite a commencé à se détourner des Universités italiennes et a fait ses études en France. Sous leur tutelle les provinces, pièves et communautés, grâce à leurs fonctionnaires élus, ont pu maintenir leur existence locale et former ainsi naturellement les cadres des institutions nouvelles. L'esprit démocratique vivace depuis des siècles a résisté à la tentative de créer une noblesse et la Corse a salué avec enthousiasme la liberté et l'égalité à l'époque révolutionnaire.

Les progrès économiques ont été très sensibles : accroissement de la population, mise en valeur de terres nouvelles (122 déclarations en 1787), améliorations locales des cultures, du bétail, du matériel agricole, dessèchements commencés des plaines côtières, premières routes carrossables, augmentation des exportations. Les subventions et primes distribuées

(1) Archives Dép. de la Corse, 36.

les travaux engagés sont d'autant plus méritoires que le gouvernement d'alors était en mal d'argent et aurait pu être tenté d'en demander à la dernière venue des Provinces sans compensation matérielle.

De quoi se plaignaient alors les Corses ? Voici les griefs réunis par l'Abbé Rossi pour les premières années de contact entre Français et insulaires : (1) Les Commissaires du Roi sont défiants et ne veulent pas avoir de rapports avec leurs administrés. Les fonctionnaires sont méprisants. Les militaires brutaux : Rossi affirme avoir vu un général menacer d'un coup de pincettes un Podestat qui avait eu « l'insolence » de lui présenter un mémoire pour obtenir la permission de porter une arquebuse !! Les lois et coutumes des Corses ont été brusquement remplacées. Les impôts sont trop lourds après tant d'années de guerre et ils aboutissent à l'esclavage de la nation. Les géomètres du terrier rédigent des fiches sur la conduite des citoyens. Les bandits pillent et tuent, mais les soldats envoyés à leur poursuite commettent des vols et exaspèrent par leurs violences les paisibles habitants... « On n'a pas rétabli dans les plaines côtières les villages que des siècles d'insécurité avaient fait disparaître... »

En somme les Corses souffrent du passage toujours difficile d'un régime à l'autre. Ils reprochent à l'administration sa dureté, son arrogance et nous n'allons pas soutenir qu'ils n'ont pas raison. Belgodère de Bagnaja, conseiller au Conseil supérieur, un des douze nobles, rappelait éloquemment aux Etats de 1777 les maux de la patrie et les attribuait aux fautes des fonctionnaires qui ne suivaient point les désirs paternels du roi. — Il fut pour ce discours suspendu de ses fonctions par Marbeuf, puis rétabli par le roi. Instinctivement les Corses, comme tous les paysans de France, distinguaient la bonté du roi de la rude poigne de ses commissaires. Marbeuf de son côté, constatait le mécontentement dans un mémoire au roi du 2 mai 1771, mais il l'attribuait aux excès des bandits, aux discussions des communautés au sujet de leurs limites, aux brigues pour les élections des municipalités, aux rapt de femmes. Ainsi accusations mutuelles.

En 1776 l'évêque de Guernes, député à la Cour par les Etats de Corse, expose les doléances de ses commettants :

« La Justice est trop lente, les magistrats ne connaissent pas la langue du pays. Les podestats restent trop peu de temps en charge et ne sont pas assez rapidement confirmés par les Commissaires du Roi. L'Eglise corse voudrait un archevêché, des séminaires administrés par les Lazaristes, des dotations pour les cathédrales pauvres en bénéfices, des maîtres d'écoles ou des Frères des Ecoles

(1) Osservazioni Storiche S. L. C. XII, p. 1 à 116.

chrétiennes pour préparer aux Collèges. Il faut donner à l'agriculture des bras, des outils, du bétail, des secours pécuniaires. Il faut créer des pressoirs, des moulins, des salines, des fabriques d'étoffe, de chapeaux, de chaussures, de papier, d'outils, etc. exploiter les mines et les carrières de marbre. Il faut abaisser les droits d'ancre et de pêche, etc.

Ces demandes de réformes administratives, religieuses, économiques, sont modérées et légitimes. De Guernes en ajoute d'autres qui nous paraîtront moins désirables :

« Il faudrait désigner de droit comme membres des Etats les chefs du clergé et de la noblesse et introduire le vote par ordre. Il faudrait veiller à ce que les podestats soient moins souvent choisis parmi les pauvres qui sont les plus nombreux à voter. Il faudrait dispenser le clergé du don gratuit en faveur de la future Université, etc. »

A ces doléances, De Guernes et ses deux collègues à la Cour, ajoutaient un mémoire contre les abus du pouvoir de Marbeuf et de Boucheporn. L'enquête ordonnée par le secrétaire d'Etat à la Guerre ne fut pas favorable aux députés Corses, qui reçurent des lettres de cachet.

Nous devons conclure que les Commissaires, représentants du pouvoir absolu du Roi (1) avaient parfois la main rude et gouvernaient sans se croire obligés de tenir toujours compte du désir de leurs subordonnés. Cela ne doit pas nous empêcher d'apprécier avec bienveillance leurs efforts méritoires pour l'adaptation de la Corse à la vie française et l'amélioration de sa situation économique.

Marius PEYRE.

LES DEUILS LITTÉRAIRES

Arthur Chuquet

Une fois encore, nous avons la tristesse de déplorer la perte d'un des premiers et des fidèles collaborateurs de la *Revue de la Corse*.

Quand nous annonçâmes, il y a six ans, la prochaine apparition de notre publication, sa souscription nous parvint une des premières. Depuis cette époque, pourrions-nous dire, nos relations n'avaient jamais été interrompues. Elles devinrent beaucoup plus suivies à partir du jour où il nous envoya un premier article et nous communiqua d'autres projets dont il nous entretenait plusieurs fois en sa villa de Ville-moble, et que la Destinée l'empêcha de réaliser.

(1) A propos de l'ordonnance du 26 juillet 1771 sur les logements : « Les ordonnances qu'il plaît à sa Majesté de donner à la Corse pour le bonheur et la tranquillité de ses nouveaux sujets n'ont pas besoin de leur consentement pour avoir la force des lois, et la condescendance avec laquelle elle veut bien les entendre quand il lui plaît, ne fut jamais un titre pour suspendre l'exécution des réglemens qu'elle aura déterminés avant de les avoir entendus. »

Là, entre ses murailles de livres, devant sa vaste table surchargée de dossiers qu'éclairait une large baie ouverte sur le jardin, il semblait, dans son fauteuil patriarcal, heureux de respirer cette atmosphère de travail et d'érudition.

Sa physionomie ouverte et sympathique exprimait une vive satisfaction lorsqu'il montrait un document authentique dont il savait faire ressortir tout l'intérêt historique que d'autres n'avaient pas su découvrir. Il était la précision même et sa prédilection pour les dates exactes lui a fait souvent relever des erreurs courantes.

Peu de jours avant la courte maladie qui devait l'emporter, il avait encore corrigé les épreuves de son étude critique sur la nouvelle édition anglaise de Boswell, parue en notre dernière livraison, et nous indiquait les personnes auxquelles il croyait bon d'adresser un exemplaire de ce travail, sans se douter que la cruelle fatalité en ferait, hélas ! une œuvre posthume.

Né le 28 février 1853 à Rocroy, Arthur Chuquet commença ses études au lycée de Metz et les acheva à Paris, au lycée Saint Louis, qu'il quitta à 18 ans, pour entrer à l'Ecole normale supérieure. Là, il étudia la langue et la littérature de l'Allemagne, fut reçu à l'agrégation d'Allemand et alla compléter ses études, pendant deux ans, à l'Université de Leipzig. A son retour il fut nommé professeur au Lycée St-Louis, puis à l'Ecole normale supérieure, obtint en 1886 le grade de docteur ès-lettres, devint titulaire au Collège de France de la chaire de littérature germanique et entra ensuite, en 1900, à l'Académie des sciences morales et politiques.

Mais les véritables vocations ont quelquefois une origine inattendue.

En préparant une édition de l'ouvrage de Goethe sur *La Campagne de France*, il constata que les guerres de la Révolution étaient encore mal connues et prit le goût des études historiques relatives à cette période terriblement agitée.

« Telle fut, écrit M. Salomon Reinach, l'origine de la grande œuvre de Chuquet, série de onze volumes sur les guerres de la Révolution (1886-1895) suivis de trois autres sur la jeunesse de Napoléon, d'autres encore sur l'Alsace en 1814, sur la campagne de Russie, sur le retour de l'île d'Elbe, la guerre de 1870-71, etc. Comme pour se délasser de ses travaux d'histoire militaire il consacra deux monographies à J.-J. Rousseau (1893) à Stendhal (1902) et publia deux volumes d'*Etudes de littérature allemande* (1900-1902) ».

Il faut ajouter à cette nomenclature les innombrables articles qu'il a dispersés dans un grand nombre de revues et de journaux et auxquels il savait toujours donner un attrait particulier en utilisant l'incomparable documentation qu'il avait accumulée.

C'est de cette mine inépuisable qu'il a extrait les *Documents historiques concernant la Corse en 1815*, en cours de publication dans notre *Revue*, avec ses commentaires, et dont il avait heureusement collationné toutes les épreuves.

Nommé en 1888, directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature* qui, depuis 59 ans, jouit d'une haute considération dans le monde savant de tous les pays, il en exerça remarquablement les fonctions pendant trente sept ans et y collabora même avec une telle activité que le nombre de ses articles est évalué à plus d'un millier.

Arthur Chuquet était un des membres les plus éminents de l'Institut. Sa probité historique, qui est l'honneur de son œuvre, en avait fait un grand historien, mais comme il s'était toujours tenu à l'écart de toute considération politique, il était peu connu du public et la Presse, insensible à l'hommage qui lui était dû, s'est généralement bornée à lui consacrer quelques lignes nécrologiques.

Sa *Jeunesse de Napoléon* est un ouvrage remarquable qui forme un pendant aux travaux plus vulgarisés de Frédéric Masson, à qui il était certainement supérieur par l'acuité psychologique et la sûreté de ses jugements.

C'était, autant qu'un érudit, un lettré d'un goût délicat, profondément pénétré de cette haute tradition universitaire qui s'applique à maintenir irréprochable la dignité du Corps enseignant. Ce normalien ne cessait de penser et de travailler en s'isolant loin de toutes contingences qui auraient pu influencer la rectitude de ses jugements formés dans l'intimité des textes historiques.

C'est, on le voit, une existence entièrement remplie par un labeur ininterrompu et qui lui faisait dire, avec quelque raison : « Je suis l'homme du monde le plus occupé ».

M. Maurice Croiset, administrateur du Collège de France, prononça sur sa tombe une allocution dans laquelle il a dit, avec la plus grande justesse :

« Une telle œuvre suffirait à inspirer le respect pour son auteur. Mais ce sentiment s'impose bien plus fortement à tous ceux qui ont pu apprécier les qualités de l'homme, la simplicité de sa vie, sa haute et droite conscience, une bienveillance dont le prix était renhaussé par la franchise et par la parure piquante qu'il savait donner à ses jugements ».

La *Revue de la Corse* qu'il a vu naître et dont il se plaisait, avec sa grande amabilité, à louer les efforts soutenus, n'oubliera pas la sympathique bienveillance dont il lui a donné les preuves et nous conserverons toujours le souvenir ému des amicales relations entretenues, durant les six premières années de cette publication, avec notre savant et regretté collaborateur.

Aug. CLAVEL

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

Quelques monuments du moyen âge en Corse

BONIFACIO

L'église Sainte Marie Majeure et la Loge (1)

A Sainte Marie les rampants du pignon s'ornent d'une corniche à arcatures reposant sur des corbeaux, placés horizontalement ; des feuilles d'eau à pointe recourbée et des billettes ornent ces modillons. Le dispositif est tout-à-fait génois.

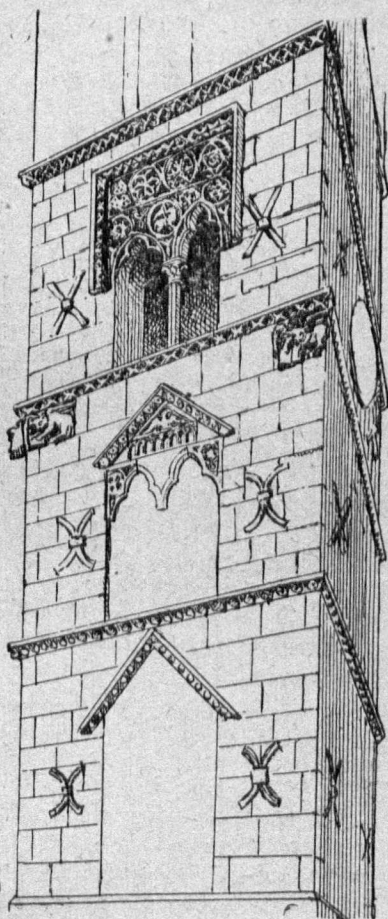
Au XVI^e siècle les pilastres intérieurs ont reçu des chapiteaux corinthiens et l'on encadra le grand portail entre des colonnes ioniques soutenant un fronton.

Un très haut clocher s'élève au nord-est, son rez-de-chaussée est roman. Sur ce soubassement quatre étages gothiques ont été élevés et un couronnement du XVIII^e siècle, a remplacé, dit-on, une flèche de pierre ; le dernier étage fut transformé à la même époque.

Le premier étage supérieur a des baies sans caractère, à arc surbaissé.

Les trois étages centraux gardent, du côté nord, d'anciennes baies dont la riche sculpture contraste avec la simplicité de l'église. Entre ces étages, règnent des cordons biseautés ; celui d'en bas porte un semis de pommes de pin ; sur les autres s'espacent des fleurettes en pointe de diamant.

Les baies des deux étages inférieurs sont couronnées de frontons bas. Seul l'étage central conserve une baie presque intacte.



Le Clocher de Sainte Marie

Le biseau de son fronton s'orne de fleurettes rondes ; dans

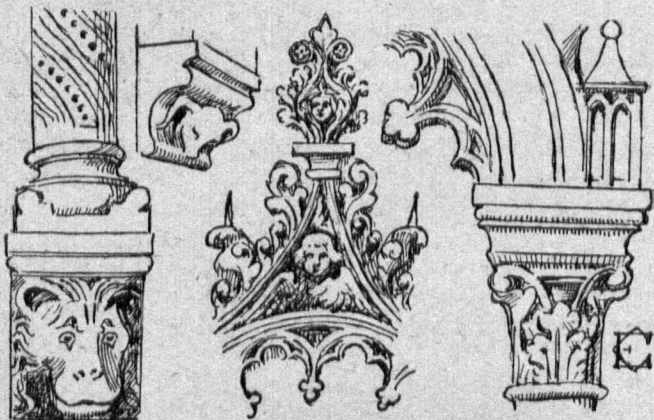
(1) Suite, voir la livraison précédente (n° 33).

le fronton même, une aigle éployée surmonte une arcature entre-croisée. Les deux arcs triflés de la baie sont de simples découpages ; ils reposaient sur une colonnette, qui a disparu.

Deux écoinçons sculptés subsistent, mais la retombée centrale de cette baie et celle d'une autre fenêtre ont été remployés pour orner les pignons de la chapelle St-Jean-Baptiste, rue du Fondaco et rue Doria.

Aux angles supérieurs du même étage sont sculptés, en haut relief et assez lourdement, les quatre Animaux évangélistiques.

Encadré de deux cordons à fleurettes en pointe de diamant, l'avant-dernier étage garde une baie à demi-bouchée, mais complète, avec ses deux arcs brisés à redents, sa colonnette centrale à fût prismatique, avec chapiteau à crochets et son archivolt rectangulaire à fleurettes anguleuses, encadrant une sorte de tympan richement sculpté, divisé en deux registres.



Quelques détails de l'architecture intérieure de Sainte-Marie.

Le registre supérieur comprend quatre rosaces, l'une est une étoile à six pointes, dite « *bouclier de David* » deux autres sont des groupes de triflés caractéristiques du XIV^e siècle.

Le registre inférieur comprend quatre autres rosaces et un cercle central, correspondant à la retombée médiane de la baie géminée. Il encadre un Agneau pascal.

Le chapiteau semblerait indiquer le XIII^e siècle, mais les triflés ont le tracé du XIV^e et ce riche et curieux clocher pourrait bien ne dater que du XV^e. Son style se rattache manifestement à l'école qui règne à cette époque en Aragon, Catalogne, Sardaigne et Rhodes et qui influença aussi quelques monuments de Chypre et du Royaume de Naples. Un porche de plan carré qui semble contemporain des étages supérieurs du clocher a été établi entre ce clocher et le bas-côté nord, à

l'angle nord-est de l'église. Il s'ouvrait par deux arcades en tiers-point, aujourd'hui bouchées, retombant sur un pilier carré à angles coupés.

L'imposte du pilier et la corniche du porche sont des tablettes biseautées portant une suite de fleurettes en pointe de diamant. Trois blasons à la croix de Gênes sont sculptés sur les écoinçons. Quelques détails intérieurs de l'église méritent de retenir l'attention.

La réserve d'eau bénite est aménagée dans un sarcophage antique à strigiles. Le bénitier du portail nord repose sur un fût antique cannelé.

Sa vasque demi-sphérique a de profondes cannelures, qui s'amortissent en petites accolades. Autour du rebord court une inscription qui donne la date de 1463.

Les fonts baptismaux de marbre sont d'œuvre génoise, ornés d'une jolie tête d'ange, ils appartiennent au style de la Renaissance. Ils ont gardé leur couvercle pyramidal en menuiserie. La chaire appartient au même style. Le tabernacle est un peu plus ancien et c'est une œuvre remarquable, exécutée très certainement à Gênes, comme le fut plus tard celui du Saint Sang de Fécamp, auquel il ressemble.

C'est un petit placard encadré de huit gracieuses figurines d'anges et de deux pilastres. Son tympan, inscrit dans une accolade italienne à décrochement, enrichie de feuilles d'acanthé et de clochetons, encadre un bas-relief du Christ de Pitié.

La composition se termine en bas, comme à Fécamp, par un écoinçon encadrant un ange aux ailes éployées supportant un blason de forme italienne, au lion rampant tenant un arbre. Sur le bandeau du bas, se lit cette inscription :

HOC UPUS FIERI FECIT D. BARTOLOMAEUS DE RESTORO.
QUONDAM D. JULIANI, ANNO DOMINI M. CCCC. LXV,
DIE VIII. DECEMBRIS.

Le trésor renferme un charmant coffret italien octogone du XV^e siècle, en os sculpté et ébène. Ses figurines ont gardé leurs rehauts de peinture et de dorure.

La loge qui lui sert de porche occidental semble contemporaine de la façade de Sainte Marie, elle se compose d'une charpente posée sur six piliers carrés alignés à l'ouest et entre lesquels sont bandées cinq arcades en plein cintre, celles des extrémités aujourd'hui bouchées. Des niches ménagées aux deux angles de cette façade donnent accès aux puisards desservant la citerne qui s'étend sous le dallage de la loge, palier élevé de trois marches au dessus du sol de la rue. Les impostes biseautées des piliers se rattachent à la corniche ; celles des arcades sont en quart de rond. C'est la mouluration de Saint Dominique et les deux édifices doivent être de la même période.

BONIFACIO. — Eglise Saint-Julien

Le monastère de Saint-Julien occupe le fond de la vallée qui fait suite au port de Bonifacio. Il est tout-à-fait en dehors de la ville, et assez distant, mais il a vue sur le port, la ville, et la citadelle, un demi cercle de collines l'abrite des vents ; il est entouré de vergers fertiles et voisin d'une belle source.

Le monastère existait déjà quand, en 1213, Saint-François vint y demander un gîte, le navire sur lequel il s'était embarqué pour le Levant ayant dû relâcher à Bonifacio. Les moines ayant jugé sur sa mine le pauvre de Dieu refusèrent de l'héberger ; il alla donc dormir dans une petite grotte que la route sépare du monastère et, le matin venu, descendit faire ses ablutions à la source, puis il s'en alla vers ses destinées.

La légende ne dit pas s'il secoua ses sandales, elle affirme toutefois que les moines, renseignés bientôt mais trop tard sur la personnalité du Saint, eurent d'amers regrets. Quoi qu'il en soit, le monastère de Saint-Julien devint un couvent de Franciscains, qui élevèrent une chapelle sur la grotte où leur fondateur avait dormi, aménagèrent la source en fontaine et le tout en pèlerinage.

La chapelle de la grotte n'offre aucun intérêt ; la fontaine a plus de caractère mais n'a pas d'architecture datable ; une autre fontaine, à l'intérieur de l'enclos du monastère, a pour gargouille un mascaron assez beau mais postérieur à la Renaissance ; les bâtiments conventuels peuvent dater du XV^e au XVIII^e siècle ; peut-être la salle capitulaire voûtée en berceau plein-cintre est-elle plus ancienne. Seule l'église a assez d'architecture pour qu'on puisse la dater. Elle semble remonter à la fin du XIV^e siècle.

Cette église forme un angle droit avec le couvent et son chevet carré est au même alignement. Il a une voûte d'ogives et extérieurement deux contreforts d'appareil alterné, sans ressauts. La nef n'a ni voûte ni ornementation quelconque. On y a ajouté deux petites chapelles qui dessinent comme un transept. A part l'absence de voûte sur la nef, cette église est identique à Saint-François de Bonifacio. Toutefois, les ogives y sont toriques et non prismatiques et elles ont une clef circulaire ornée d'une croix dite de Malte. Les retombées sont de courts pilastres en encorbellement coupés en biseau et inspirés de quelque modèle cistercien.

C'est un monument auquel il serait facile de trouver des analogues dans la région génoise ou dans le sud-est de la France.

(à suivre)

Camille ENLART, membre de l'Institut ;

ETUDES LITTÉRAIRES

Lettres inédites de Prosper Mérimée
adressées en Corse ⁽¹⁾

III

Paris, rue des Beaux-Arts 10
18 février 1840

Cher sciô Sigaudy,

Il y a un temps infini que je veux vous écrire, parole d'honneur, et je suis fâché de ne le faire que si tard et précisément lorsque j'ai un service à vous demander. Mais depuis que vous m'avez sauvé la vie, vous savez comment, je compte tellement sur vous que je n'hésite pas à réclamer encore votre obligeance. Voici le fait.

Vous avez eu probablement les oreilles rebattues de M.B***. Probablement, je vous ai dit dans le temps ce que je pensais de cet homme, sinon je vous apprendrais que je le considère comme un adepte de l'école Robert Macaire, Bertrand et Cie. Sa manière de faire les affaires ayant inspiré d'assez vifs soupçons à plusieurs Corses *dilà dei monti*, ils me prièrent de prendre des renseignements à son égard auprès de ses compatriotes. Ils furent médiocrement à son avantage, et je les transmis tels quels à M^r Colonna de Sollacaro pour en faire son profit. Je suppose que ma lettre étant adressée sous enveloppe ministérielle au Maire de Sollacaro, M^r Colonna ne l'ouvrit pas lui-même, que son adjoint la lut et la copia même. Or, cette copie fut envoyée ici à M.B***, lequel recopiant le paragraphe qui le concernait, me demanda par un billet poli si j'en étais l'auteur. J'oubliais de vous dire un trait de caractère. Il ne choisit pas dans ma lettre les paragraphes qui avaient rapport à sa vertu, mais ceux où je rapportais, d'après des autorités que j'ai lieu de croire bonnes, que sa fortune consistait surtout en papier espagnol difficile à échanger contre de l'argent sonnante.

J'ajoutais encore, et il l'a bien retenu, que j'étais persuadé qu'il n'avait d'autre but que de réunir des titres de propriété pour se faire croire une fortune énorme.

Comme le cœur d'un banquier, et surtout d'un banquiste, n'est pas à la même place que le vôtre et le mien, il s'est senti blessé au vif. Sa lettre était portée par une espèce d'agent d'affaires, qui, après avoir déploré le mal incalculable que j'avais fait à la compagnie corse, me priait de rétracter mes paroles, ou d'indiquer la source de mes renseignements. Comme cet ambassadeur était très poli, je ne l'envoyai pas faire f..., ce que j'aurais dû peut-être, et je me contentai de le charger du billet ci-joint pour M. B***.

« J'ai écrit les lignes que vous avez transcrites. Je les ai adressées à un ami à qui j'ai cru nécessaire de transmettre les renseignements que j'avais été chargé de prendre à votre égard. Je regrette qu'ils n'aient pas été tels que vous les auriez souhaités. Voilà, Monsieur, tout ce que je peux et veux vous dire à ce sujet. »

(4) Voir *Revue de la Corse*, livraison précédente (N^o 33).

Depuis, je n'ai reçu ni message ni visite de l'homme ou de ses ministres. Mais son ambassadeur, en se retirant, murmura quelque chose de journaux auxquels M.B*** serait contraint d'en appeler, et je crains qu'il ne me dise quelque sottise dans les journaux de la Corse. Or, celle-ci n'est à d'autre fin, cher sciô Sigaudy, que de vous prier de m'avertir de ce que pourra faire ce banquiste qui serait de nature à me toucher et à exiger une réponse, de plume ou autre.

Je compte sur vous. On m'a dit, mais c'est trop bouffon, qu'il voulait m'intenter un procès en calomnie. C'est un espagnol qui est venu en grand mystère m'en avertir. Je suis trop *licencié* (1) pour y croire, mais c'aurait été drôle de vous entendre prendre des conclusions contre moi. Alors je me serais écrié *πρός τοὺς ἐν Μα-ραθωνί* (2) et j'aurais dévoilé comme quoi vous étiez l'homme le plus immoral du monde, que vous m'aviez voulu associer à une partie carrée d'immoralité dont ma haute vertu m'avait tiré sans accidents. N'eût-ce pas été bien dramatique ?

Vous m'aviez promis, mon cher maître, des histoires de crimes, bien noires et bien belles, mais vous n'écrivez que des conclusions. A la bonne heure, mais donnez-moi cependant une demi-douzaine de lignes de votre main qui me content des nouvelles de Bastia. Que devient M. Vogin ? le bon M. Morati ? M. Casabianca et tutti quanti ?

J'aurais en revanche à vous donner une longue tartine politique s'il me restait de la place. L'affaire de la dotation est très grave. On craint que l'amendement qui limite la durée de la dite dotation à celle du règne ne passe, si même la loi tout entière n'est pas rejetée. Parmi les 221, il y en a beaucoup qui voteront contre le projet afin de faire pièce aux ministres. S'ils étaient battus, vous verriez un beau gâchis. Le pis, c'est que les députés sont assaillis de lettres de leurs commettans. M. Jaubert qui, vous savez, se soucie peu d'être agréable à ses électeurs, et qui par conséquent n'est jamais importuné par leurs avis, a reçu cette fois une lettre de tous les électeurs de Meillants qui le supplient de ne pas voter la dotation. Malgré cela le ministère se croit sûr de la majorité, c'est-à-dire de cinq ou six voix. Je crois que l'amendement passera, mais pas davantage. Ce sera une défaite, mais le ministère n'en mourra pas. Le curieux, c'est que la plupart des partisans de cet amendement ne comprennent pas son énorme inconvénance. Savez-vous qui s'est fait inscrire aujourd'hui, dès trois heures du matin, *contre le projet* ? M. Desmousseaux de Givré. On parle toujours de remplacer M. Teste par M. Dufaure, le maréchal par M. de Broglie, et le général Schneider par le Maréchal. Mais ce n'est qu'un bruit de doctri-

(1) Mérimée était licencié en droit. On lira sur cette période de sa vie avec un intérêt qui ne faiblit pas la thèse aussi fine qu'érudite de M. P. Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée* (1803-1834) Paris, Champion, 1924, p. 52 sqq.

(2) C'est la fameuse prosopopée de Démosthène dans le discours pour la Couronne : « j'en jure par les ancêtres qui ont lutté à Marathon ». Ce souvenir classique de la « mitraille de l'éloquence », comme dit P. L. Courier, est un trait badin.

naires. Le ministère, s'il n'est pas démoli, passera la session sans se recomposer, voilà ce qui me semble le plus probable.

Adieu, mon cher M. Sigaudy, écrivez-moi ce que vous devenez, comment vous vous trouvez et plaisez à Bastia, etc... etc...

Tout à vous

Pr MÉRIMÉE.

P. S. Je reçois ce soir 18, à 6 heures, une lettre de M. B***. Il dit : « Si vous me connaissiez, Monsieur, vous sauriez que vos camarades ne peuvent m'atteindre et que vous avez agi avec une légèreté que tout homme d'honneur doit qualifier aussi sévèrement qu'elle le mérite. » Mon premier sentiment fut de lui répondre quelques phrases ironiques. Mais un de mes amis que j'avais appelé tout d'abord après sa première lettre, croyant qu'il en faudrait venir à des jeux de main, m'a dit que je devais en rester là, que des plaisanteries seraient perdues sur un étranger et un banquier, que M. B*** ne voulait pas avoir d'affaires et que je ne devais pas engager de polémique avec de la canaille. J'ai dû faire ce qu'il m'a dit, mais je compte toujours prendre ma revanche, si notre homme écrit quelque chose, et j'espère, mon cher M. Sigaudy que vous me tiendrez au courant.

Tout à vous. P. M.

..

L'intérêt de la lettre à Sigaudy est double : c'est de nous faire entrer dans une querelle privée, où toutefois nous n'avons pas l'intention de suivre Mérimée, et aussi de nous donner un croquis de la situation politique, qui est loin d'être sans valeur. Sigaudy, qui avait été avocat à la cour d'appel de Bastia et devait plus tard devenir premier président à celle de Montpellier, était alors avocat général. Comme Stefanini, le substitut dont parle Mérimée à la lettre précédente, il était de ces magistrats que Morati avait mis en rapports avec lui et dont la connaissance des mœurs corses devait lui être si précieuse. L'affaire B*** pour laquelle Mérimée craint avec un rien d'espièglerie que Sigaudy ne prenne des conclusions contre lui, résulte indirectement des bonnes relations que Mérimée avait conservées avec le maire de Sollacaro. Celui-ci, M. Colonna d'Istria, lui avait donné l'hospitalité et s'était fait son guide averti aux ruines du château d'Istria. (1) Si Mérimée avait été quelque peu imprudent, il semble avoir été de bonne foi, il ne s'accuse que d'avoir été trop gentilhomme ; en tous cas il a été l'homme obligeant qui n'hésite pas à prévenir un ami d'un danger possible.

L'affaire de la dotation permet de constater la clarté du jugement de Mérimée et son aptitude à saisir le sens subtil des événements, en cours de réalisation. La situation est, comme il le dit, très grave et l'échec du projet ministériel marqua combien la bourgeoisie dynastique était oublieuse

(1) Cf. *Notes d'un voyage en Corse* (1840).

des principes qu'elle croyait soutenir. Le maréchal Soult, que suivait une majorité incertaine, avait annoncé à la Chambre, le 25 janvier 1840, le prochain mariage du duc de Nemours avec une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha et proposé, *volens nolens*, d'attribuer au jeune marié une dotation de 500.000 francs. La loi de 1832 sur la liste civile autorisait de pareilles dotations, en cas d'insuffisance du domaine privé, mais une demande d'apanage pour le même prince présentée en 1837 avait déjà provoqué l'hostilité générale par son caractère territorial et son apparence féodale. La demande de dotation aurait-elle même insuccès ? Au témoignage de Mérimée la victoire ne paraît pas certaine. Un amendement, qui limite la durée de la dotation à celle du règne, risque fort de l'emporter et ce serait l'échec, si toutefois ce n'est pas tout le projet qui succombe. Celui-ci a contre lui les radicaux de la chambre et dans le pays tout ce qui aspire plus ou moins à la République. Des départements les électeurs protestent, ceux de Meillant ont pu ébranler leur élu et compatriote, le comte Jaubert (1798-1874), brillant avocat d'affaires qui va du reste récolter un ministère au prochain cabinet. On allègue les charges qui pèsent sur le prolétaire, le luxe de la cour toujours avide : Cormenin lance ses terribles pamphlets. A la Chambre même les meilleurs serviteurs de la dynastie s'ébranlent : les anciens partisans de Molé qu'on continue d'appeler les 221, ne songent qu'à leur hostilité particulière contre le cabinet. A ceux-ci Desmousseaux de Givré (1794-1854) député d'Eure-et-Loir, se rallie à la dernière heure : est-il de ceux dont Mérimée dit qu'ils ne comprennent pas l'énorme inconvenance de l'amendement ? N'est-il pas de ceux qui plus habiles ont observé le rapprochement récent et singulier de Thiers et de Molé ? L'importance de la manœuvre d'obstruction n'échappe pas à Mérimée : si l'on est bourgeois et royaliste il faut soutenir le roi, sinon que l'on soit républicain ; et Mérimée de compter les voix. Comme ce calcul devait plaire à ses amis corses si férus de politique et de combinaisons électorales ! Il sait bien les prendre par leur faible.

Le ministère triomphera, mais avec la petite majorité de 5 ou 6 voix ; certains, rapporte-t-il, les Doctrinaires, que l'on a essayé de désarmer en payant leur chef de l'ambassade de Londres, soutiennent le cabinet, mais en jetant du lest et parlent d'un remaniement : le maréchal Soult céderait la présidence du conseil au duc de Broglie et remplacerait à la guerre le général Schneider, tandis que Dufaure passerait des travaux publics à la justice pour remplacer Teste. Combinaison peu vraisemblable aux yeux de Mérimée, qui conclut fort sagement : « le ministère, s'il n'est pas démoli, passera la

session sans se recomposer ». On trouvera facilement ce qui s'ensuivit dans l'*Histoire de la monarchie de Juillet* de Thureau-Dangin (t. IV) que nous ne faisons que résumer. Deux jours après la lettre de Mérimée, avant même qu'elle ne fût arrivée à destination, le 20 février, le cabinet était renversé. Des 17 orateurs inscrits pour combattre le projet, aucun (à une exception près) ne daigna monter à la tribune, et au scrutin secret 225 voix contre 220 se refusèrent à poursuivre les débats. Les cinq voix de majorité de Mérimée y étaient bien,

Buste en marbre
de
Prosper MÉRIMÉE
par
Henri-Frédéric ISÉLIN
1885
existant au Musée
du
Trôcadéro



Un autre buste en marbre de Mérimée, exécuté par le même sculpteur en 1889, est au Musée d'Ajaccio.

mais contre le ministère ! Son ami, le ministre comte de Gasparin, pouvait maintenant réaliser son vœu de l'année précédente et voyager en Corse, si bon lui plaisait ! C'était, a dit un contemporain, cité par Thureau-Dangin, « l'affront le plus sanglant et le plus direct que la royauté ait reçu depuis 1830, » ce que le ministre de la marine, l'amiral Duperré traduisait ainsi : « Le ministère a reçu dans le ventre un boulet qui est allé se loger dans le bois de la couronne. » Et comme en France, l'esprit ne perd jamais ses droits, Villemain, ministre démissionnaire, remarqua : « Nous avons été étranglés comme à Constantinople, par des muets ; » ce à quoi un homme d'esprit ajouta, à la Mérimée : « et c'est souvent le sort des eunuques ! »

(à suivre)

G. C.

LES CORSES CÉLÈBRES

Antonio Guidi

il « *Dottor della gran memoria* »

Antonio Guidi, ou plus simplement « il Guidi », dont le tombeau se trouve dans l'église Saint Jean Baptiste de Calvi, naquit dans cette ville à la fin de la première moitié du XVI^e siècle peut-être vers 1560. Sa vaste érudition, jointe aux prodigieuses démonstrations de sa mémoire, devait lui valoir les éloges de tous les lettrés de son époque et ce surnom de « *Dottor della gran memoria* » qui le caractérise si justement.

L'illustre Muret, étonné de l'admiration dont jouissait dans la ville de Padoue, le jeune Guidi qui y étudiait le droit le mit un jour à l'épreuve. Il ne manqua pas de rappeler plus tard dans un de ses ouvrages cette expérience remarquable. Voici d'ailleurs en quels termes le père Menochio dans ses « *Storie* » (P. III C. LIX P. 89) rapporte les faits, d'après Muret lui-même :

« Mentre dimorava in Padoua, vi si trovava un giovane Corso, che studiava Leggi, e quasi ogni giorno andava in Casa sua. Avendo sentito che con la Memoria artificiale faceva prove, che superavano ogni credenza, gli venne desiderio di farne l'esperimento. Comincio pertanto il Mureto a dettare *Vocaboli Latini, Greci, Barbari, significanti, e insignificanti*, tanto varj, e disparati, e in sì gran numero, che tutti erano stanchi di udirne di più fuori del Corso, che ne chiedeva sempre degli altri. Ma essendosi fermato il Mureto, e avendolo invitato a ripeterne qualcuno, il *giovane*, dopo aver fissato gli occhi in terra, ed aver aspettato un poco, senza dir nulla, incomincio a ripetere tutti que'stravaganti vocaboli col medesimo ordine, con cui erano stati dettati, con sommo stupore di tutti gli Astanti. Ma questo di gran lunga si accrebbe. Poiché incominciando dall'ultimo, li replico tutti indietro, e al rovescio, e come anche ciaschedune volea, senza aver mai errato. Aggiunge il Mureto due altre cose singolari, che il Giovane gli affermo ; cioè che avrebbe potuto nello stesso modo recitare sino a 36 mila vocaboli, restandogli talmente fissi nella memoria, che si sarebbe compromesso di ripeterli, anche dopo un anno ; e che con molta facilità avrebbe potuto insegnare l'*Arte della memoria* ; come di fatti esegui con Francesco Molino, nobile Veneziano, il quale benché fusse di memoria molto debole, ammaestrato dal Corso, entro una settimana, fu in grado di ripetere 500 vocaboli con la stessa facilità del suo istruttore. »

Si la grande mémoire de Guidi avait absorbé toutes les autres facultés, ce témoignage, à lui seul, devrait suffire à immortaliser son nom. Mais Guidi fut sans doute aussi un écrivain digne d'estime. Bien qu'elle aille à l'encontre de l'opinion communément admise, cette affirmation n'est nullement risquée. Certes on ne possède, du moins on n'a encore retrouvé aucune des œuvres que nous a laissées cet extraordinaire compatriote. Mais cela prouve peu. Callimaque dont la postérité nous a péniblement conservé quelques poèmes n'avait-il pas écrit plusieurs centaines d'ouvrages.

Si l'on s'en rapporte à G. C. Gregorj (Proemio alla storia del Filippini, au Docteur P. Morati (Pratica manuale), à Valéry (Voyage en Corse, etc.), à Mgr De la Foata (Recherches et notes sur l'Histoire de l'Eglise en Corse.), Antonio Guidi aurait laissé un manuscrit portant le titre suivant :

« *Saggio de' pregi, meriti e gloria della città di Calvi nelle armi e nelle lettere, con una storia dell'assedio sostenuto da que' cittadini contro i Turchi e Francesi nel 1555.* »

Cet ouvrage, nous assure t-on, dut appartenir autrefois à la bibliothèque de Bastia. Il est aujourd'hui disparu et les diverses sources auxquelles nous avons voulu remonter, autant par pur sensualisme artistique que par devoir professionnel, n'ont fait que confirmer nos craintes. Encore une perte à laquelle il faudra nous résigner et que nous devons indubitablement à l'indifférence barbare de quelque ignorant !

Nous pouvons toutefois affirmer que l'œuvre de Guidi, dont font mention les auteurs déjà nommés, a bien existé et n'a pu disparaître qu'au cours du XIX^e siècle.

Le passage ci-dessous extrait d'une lettre de G. J. Savelli, principal du collège de Calvi, à son parent et ami P. M. Savelli, de Corbara, auteur de l'histoire de la « *Légion Corse* », constitue, à notre avis, la preuve irréfutable. Cette lettre est de 1826.

« Il manoscritto del Guidi di cui mi parli non si trova più. Giubega ne ha fatto invano da molto tempo ricerca. Chi sa in quai barbare mani sia capitato. Io l'ho letto son già molt'anni. Le cose più interessanti, per quel che mi sovengo, che vi si descrivevano, erano l'assedio di Calvi diretto dal Marescial di Thermes, da Dragut e Sanpiero, e la risoluzione maschia de' Calvesi di scuoter il giogo del Re d'Aragona, quantunque avessi questi in ostaggio dodici giovanetti delle primarie famiglie di Calvi che poi il barbaro Alfonso fece tutti perire all'eccezione di un giovane della casa Guidi, che fu salvato alle preghiere della Regina Giovanna per la sua rara bellezza. Questo fatto non è solo degno di essere consegnato all'istoria ma sarebbe eziandio l'oggetto di una tragedia magistrale... (1) »

(1) « Le manuscrit de Guidi dont tu me parles est introuvable. Guibega a fait en vain de longues recherches. Qui sait en quelles mains barbares il est tombé. Je l'ai lu, il y a déjà plusieurs années. Les choses les plus intéressantes qui s'y trouvaient, autant que je me souviens, étaient le siège de Calvi, dirigé par le Maréchal de Thermes, Dragut et Sanpiero, et la mâle résolution des Calvais de secouer le joug du roi d'Aragon, bien que celui-ci eût en otage 12 jeunes gens des meilleures familles de Calvi. On y lisait ensuite que le barbare Alphonse fit périr tous ces jeunes hommes à l'exception d'un seul de la maison Guidi, qui dut son salut à sa rare beauté et grâce aux prières de la Reine Jeanne.

Ce fait n'est pas digne seulement d'être consigné dans l'histoire, mais serait aussi l'objet d'une tragédie magistrale... ».

Ainsi le manuscrit de Guidi *existait encore au début du XIX^e siècle*. Et son intérêt était tel qu'il avait motivé de longues et patientes recherches de plusieurs lettrés qui en déploiraient la perte. Guidi « *della gran memoria* » nous apparaît ainsi non plus seulement comme un érudit et un artiste, comme une sorte de prodigieux illusionniste polyglotte, mais aussi comme un lettré que la littérature tenta...

Sa place était dès lors marquée dans cet ouvrage où nous avons voulu rendre justice non pas tant à ceux qui pratiquèrent l'art d'écrire qu'à ceux qui l'aimèrent.

H. Yvia-CROCE

UN PROBLÈME HISTORIQUE.

Le crâne humain découvert à Cauro peut-il être celui de Sampiero ?

Au mois de juin dernier, les journaux corses annoncèrent, après un long article de M. D. Fumaroli publié dans « Le Petit Bastiais », qu'un crâne humain venait d'être découvert en une cachette soigneusement dissimulée dans le mur de l'église de Cauro et mise au jour par un percement pratiqué en vue de la pose d'une plaque commémorative des morts de la guerre.

Ce crâne est volumineux et n'est pas complet ; il lui manque la mâchoire inférieure. Il était isolé, sans aucun autre objet, dans ce réduit muré dont rien ne faisait soupçonner l'existence.

Cependant, tout aussitôt, sans autre preuve ni démonstration, diverses voix s'élevèrent pour déclarer que c'est celui de Sampiero.

« *Je crois que nous le tenons*, écrit le maire de Cauro, et que nous aurons eu la bonne fortune d'avoir mis au jour la tête de l'illustre patriote ».

« Je conclus, écrit M. D. Fumaroli, que nous sommes bien en présence du crâne de Sampiero et sa découverte constitue un événement considérable pour notre histoire ».

Il déclare toutefois que, dans l'intérêt de la cause soutenue, une expertise est nécessaire pour établir si ce crâne est bien celui d'un homme de l'âge de Sampiero. Mais il ajoute avec assurance « qu'on peut envisager tranquillement l'issue de l'expertise et que le crâne humain découvert ne peut être que celui du héros ! »

Néanmoins, malgré une conviction aussi solidement établie, il disait, afin de confirmer l'authenticité de la découverte : « je fais appel à ceux qui ont écrit sur l'histoire de la Corse... » et, parmi les autorités invoquées, il citait celle de notre érudit collaborateur, le R. P. Marini, qui a écrit ici même le récit, le plus exact et le plus émouvant qui ait été publié, du guet-apens où le héros corse trouva une mort tragique (1).

Nous n'avions pas attendu cet avis pour soumettre cette nouvelle sensationnelle à l'appréciation de l'historien véridique le mieux qualifié pour parler de Sampiero.

Avec son obligeance habituelle et la lucidité qu'il apporte dans toutes ses études historiques, le R. P. Marini a bien voulu nous adresser la réponse suivante dans laquelle le savant bénédictin expose l'opinion la plus conforme à la raison. — A. C.

(1) Voir *Revue de la Corse. La mort de Sampiero*, N^o 19 (Janvier-février 1923).

Monsieur Clavel,

Vous me demandez mon sentiment sur la découverte qu'on a faite à Cauro. Ce crâne, enfermé aux murs de l'église et mis au jour en dressant un monument aux morts de la guerre, faut-il croire que c'est le crâne de Sampiero ? Je ne sais pas ce qu'il faut croire, je vous dirai simplement ce que je crois.

Sampiero fut tué le 17 janvier 1567 aux environs d'Eccica. Aussitôt tué, aussitôt dépecé. Les 150 cavaliers et soldats qui composaient l'expédition, piquèrent les morceaux au bout de leurs lances et retournèrent ainsi à Ajaccio. Une des jambes et la tête du héros, demeurées entières, (1) étaient offertes au commissaire génois, François Fornari, qui les fit exposer au-dessus de la porte de la citadelle.

Deux ans après, en janvier 1569, Alphonse, fils de Sampiero, obligé d'introduire des propositions de paix, demanda qu'on lui remit les restes de son père pour les faire inhumer. Il se heurta à un refus, et dut présenter de nouvelles demandes ; il n'y était pas question de son père, elles furent acceptées (voir Filippini, édition de Pise). Ce dernier document est connu sous le nom de « *Memoriale a Simone da Calvi* ». Quant au premier il n'est pas connu du tout, mais l'existence de ces demandes est certaine, et l'occasion est venue de les signaler. Elles nous apprennent (je parle de souvenir, ne les ayant pas sous les yeux) que la tête et la jambe de Sampiero étaient encore là où Fornari les avait mises, et qu'elles y restèrent par conséquent, après qu'Alphonse eut laissé la Corse. Cela résulte du refus opposé, à Alphonse, et cela tranche la question qui s'agite dans le pays. Ces ossements, depuis deux ans desséchés par le soleil et lavés par la pluie, étaient condamnés à pourrir sur place.

Ne se pourrait-il pas que la République et son commissaire, cédant avec le temps à des sentiments plus humains, ou même à l'intervention du roi de France, aient permis que ces ossements reçussent les honneurs de la sépulture ? Tout est possible, même cela ; mais on ne saurait tenir pour vrai que ce qui est attesté par des témoignages certains : documents écrits ou tradition constante.

Ici, rien de semblable. Depuis 369 ans que Sampiero a succombé dans une embuscade, on a toujours parlé de sa mort, jamais de sa sépulture. Suffira-t-il, pour en parler aujourd'hui, d'une tête de mort trouvée dans un *loculus* ? Il n'y a ni nom, ni date, ni indication d'aucune sorte qui permette d'orienter des recherches...

(1) En précisant « *demeurées entières* », l'auteur de cette lettre détruit l'hypothèse d'après laquelle la mâchoire inférieure aurait pu être détachée par un coup d'épée pendant le combat ; ce qui était déjà contraire aux détails très complets fournis par le récit mentionné dans la note précédente (*N. d. l. D.*)

Même en supposant que le gouvernement génois ait autorisé l'enlèvement des restes de Sampiero, peut-on les reconnaître dans ce qu'on nous montre aujourd'hui ? La tête et la jambe étaient exposées ensemble sur le bastion. Qu'est devenue la jambe ? Pourquoi ne l'a-t-on pas retrouvée avec la tête ?

Qu'on me permette d'ajouter que Cauro ne paraissait pas désigné pour recevoir pareil dépôt. Les habitants étaient plutôt attirés vers la République : cela tenait sans doute au voisinage d'Ajaccio. Plusieurs d'entre eux avaient pris part à la curée du 17 janvier. Arrio de Cauro faisait partie, avec Vittolo de Bastelica, de la promotion des six capitaines. Les représentants d'Alphonse en Corse, c'est-à-dire, ceux à qui serait revenu le soin d'opérer le transport et de veiller à l'inhumation des restes du héros, auraient fait choix, s'il y avait eu lieu, d'un autre emplacement ; c'est du moins ce qu'il semble.

Mon sentiment est assez clair. Rien, jusqu'ici, ne donne à croire qu'on se trouve en présence du chef de Sampiero.

Dom Ph. MARINI.

Cette lettre était composée lorsque nous en avons reçu une seconde de l'érudit historien de Sampiero. Sa publication formera, en quelque sorte, un utile post-scriptum à la précédente.

« Le *Petit Marseillais* du 4 août a publié cinq lignes d'une lettre de Georges Doria, que je tiens à vous signaler.

Ces cinq lignes nous apprennent que le commissaire général était revenu sur le refus opposé aux premières demandes d'Alphonse. On pourrait rechercher les raisons de ce changement d'attitude ; il y a mieux à faire aujourd'hui. Il faut s'incliner devant ce document venu d'Ajaccio, et reconnaître que la tête et la jambe de Sampiero n'ont pas pourri à la place où les avait mis Fornari, mais qu'après 26 mois passés sur les remparts, ces restes ont reçu les honneurs de la sépulture *in chiesa*.

En quelle église ? On ne saurait dire.

Il semble à première vue que le commissaire ait été chargé de veiller à l'inhumation (*facci seppelir in chiesa*), et par conséquent que l'inhumation ait eu lieu à Ajaccio même. Dans ce cas, il n'y a pas à tenir compte de la découverte faite à Cauro.

Si au contraire l'inhumation s'est faite ailleurs, si un parent ou un ami d'Alphonse a eu liberté de transporter ces restes hors d'Ajaccio, on se demande pour quelle raison, au lieu de les remettre aux mains d'Alphonse, il les aurait déposés à Cauro. — La lettre de Georges Doria est du 28 février 1569, et Alphonse n'a quitté la Corse qu'après le 15 Avril.

Assurément, cela n'est pas péremptoire ; et les prétentions de Cauro peuvent en ce cas se soutenir ; elles n'ont besoin que d'être prouvées. Si la niche avait contenu une jambe en même temps qu'une tête de mort, on aurait pu dire jusqu'à un certain point : la preuve est faite. La jambe n'étant pas là, la preuve reste à faire.

Attendons...

Dom Ph. MARINI

LES POÈTES CORSES

MAISTRALE (1)

Tout ce côté satirique de l'œuvre de Maistrale est peut-être le plus populaire, parce qu'il répond le mieux à ce goût de la plaisanterie qui est inné chez tout Corse et se donne libre cours dans ses bons moments. Parfois Maistrale est d'un réalisme qui n'hésite pas à décrire avec complaisance les évolutions de *a pucià* et de *u pidocchiu*, ailleurs ce réalisme n'est que de la couleur locale plus ou moins accentuée (*Lettare di Filigatu ; un coli da Corsica*). On a pu reprocher à Maistrale d'arriver parfois jusqu'à l'expression triviale ou glossière ; mais il faut reconnaître que depuis quelque temps le poète sait éviter ce défaut qui ne pouvait que nuire, certes, à sa réputation dans les milieux d'un goût plus exigeant.

Quand il reste dans les limites nécessaires, ce don d'observation de la nature, qui est la base de tout réalisme, donne aux écrits de Maistrale une valeur particulière : je songe à certaines descriptions fines et rapides des saisons, de la vie des bêtes et des choses qui pour le poète ont toutes une âme ; *Primavera, i Mesi* ; ce délicieux tableautin intitulé *Neve* :

A capra, in la stalla, rumieghia e fronde di castagnu di siltembre passatu ; e ghiace, e pensa e aspetta — u jacaru s'accoda in d'un scornu di a siglia e tréma. — A jatta si ficca in la cenara esi brusgia, in quà e in là, u pelu, ma si ne ' ngrigna. — A muvra, dai pinzi, scala, corpu a lampione in tondu a u paese, cume par chere a limosina... etc.

De même la *canzona di u cuccu* dont j'ai déjà dit qu'elle me semble renfermer toute la douceur parfumée et enivrante, tout le débordement de vie ardente du printemps corse. Avec les mêmes accents le poète chante la châtaigne, la fougère, la bruyère et l'arbusier de nos montagnes. Il connaît tous les aspects que peut prendre la nature de l'île maternelle qu'il exalte, depuis son humble village :

E' so di Marignanu e mi ne vantù

jusqu'à nos gloires passées : Sampiero, Paoli, Napoléon, les héros malheureux de Ponte Novu... Dans le présent de la Corse, il y a une chose qu'il ne prend pas au sérieux — et il a bien raison — c'est la politique.

(1) Fin, voir la livraison précédente (N^o 33).

*Da malannu a malora è sempre uguale
Sempre sarà listessa la faccenda ;
A cioc'h' ellu m' ha contu Maistrale
È megliu a pone pomi e fà pulenda*

Avant les dernières élections municipales, il a composé, pour ne pas faire de jaloux, trois chansons : celle du maire sortant, celle du candidat d'opposition et celle du parti des indécis par intérêt « u partitu di : Si vidarà ». Voici d'un côté les partisans du maire, de l'autre ses adversaires :

*Noi avemu lu cumandu,
I rigistri e la meria,
In casa vi sarrarete
A sera a l'Ave Maria,
Parchi noi vincitori
Cantaremu l'alligria*

*Rindite puru la sciarpa
Chi finita è la raccolta,
E chiave di la méria
L'ete par l'ultima volta :
Contru e vostre villenie
U populu si rivolta.*

Toutes les qualités de Maistrale : observation, esprit, humour, sont servies à souhait par une langue aisée, abondante et pittoresque. Des mots tels que *ritirata*, *furnissore*, *a quat-tru patte*, lui sont signalés comme des gallicismes par certains critiques italiens : gallicismes, certes, mais consacrés par l'usage alors que les italianismes correspondants ne sont employés par personne. Ce que je relèverais plutôt comme un défaut, c'est le manque de coïncidence assez fréquent entre l'accent tonique des mots et l'accent rythmique du vers : p. ex. page 45 : *merùle* ; p. 37 : le *cennàre*. Cela devient plus frappant à la rime : ainsi p. 18, pour respecter celle-ci, *furia* devrait avoir irrégulièrement l'accent sur l'i et *Revin-la* pareillement, alors que ces mots se prononcent en accentuant la première syllabe. De même p. 96 *lonatiche*, « *sdrucchiolo* », rompt la série des fins de vers « *piane* ». Mais ce sont là des négligences que l'on trouve assez souvent dans la poésie populaire, dans nos *vocerì* par exemple et qu'il serait facile de faire disparaître. Voilà la seule critique — bien légère d'ailleurs — que puisse inspirer la lecture de ce volume dont le succès a été grand et mérité.

Dans sa spirituelle préface Maistrale dit que cherchant, son manuscrit à la main, des éloges, il a trouvé partout un accueil froid, sinon hostile ; le berger, le cantonnier, le gendarme en retraite lui ont rappelé avec aigreur les traits décochés contre eux. Mais je suis sûr que comme tous les fidèles de notre langue, même les viclimes de Maistrale se régalaient — en cachette — de ses vers savoureux. Quel meilleur éloge pourrait-on en faire ?

Paul ARRIGHI.

La Corse Economique



Son passé. Sa détresse. Ses richesses naturelles. Ses aspirations.

II. — Sa détresse actuelle (1).

« Si — ont écrit les savants et dévoués docteurs d'Alger — l'on considère dans son ensemble la population corse que nous avons visitée, ruraux et citadins, 1 enfant corse sur 4 a une rate hypertrophiée par le paludisme et 1 enfant sur 7 a des parasites dans le sang au moment de l'examen. L'index splénique total est donc de 23,8 % et l'index plasmodique total de 14,7 %.

Si l'on n'envisage que la population de la plaine orientale, nous trouvons 2 enfants à grosse rate palustre sur 5 examinés, soit un index splénique de 39,9 %, et 1 enfant porteur d'hématozoaires sur 4 examinés, soit un index plasmodique de 26,2 %. » (2).

Leur tâche remplie, les Drs de l'Institut Pasteur d'Alger ont quitté la Corse « heureux et éblouis de l'avoir vue digne de sa réputation de beauté, tristes infiniment des misères qu'ils y ont connues ; du destin implacable qui depuis des siècles s'obstine à ruiner les dons que la nature y a si généreusement répandus. » (3).

Devant l'éloquence brutale des chiffres que nous venons de citer, faut-il s'étonner que le Dr Marchoux ait prétendu que le peuple corse « est voué à une mort certaine si les Pouvoirs publics continuent à se désintéresser de lui pendant vingt années encore ». Ne perdons pas de vue le fait économique qui oblige tous les corses à quitter momentanément les montagnes pour les plaines et nous seront persuadés que tous, sans exception, sont également menacés !.. Dans les régions basses, « l'anophèle est partout, et le réservoir de virus est abondant », l'épidémie ne peut que progresser. Dans ces conditions, demandez donc au peuple corse à lui tout seul, de mettre en valeur le littoral où il possède les terres les plus fertiles. de l'île ! !...

Il n'est que temps d'arrêter le fléau !

Qu'on supprime le réservoir de virus par une quininisation systématique et rigoureusement surveillée, tel est le vœu des hygiénistes éminents dont nous venons de rapporter le précieux témoignage !... Oui cela est urgent, indispensable !! Mais, il faudra songer aussi à tuer l'anophèle et à donner à l'insulaire une plus grande résistance physiologique, en améliorant le climat et l'alimentation en eau potable des plaines où il faudrait qu'il concentre ses efforts de production. Toutefois signalons dès à présent l'inutilité évidente de travaux d'assèchement, etc... etc... qui ne seraient

(1) Suite ; voir à partir du numéro 31.

(2) *Prophylaxie du paludisme en Corse* par les D^{rs} Sergent, L. Parrot et A. Donatien.

(3) *Lettres sur le paludisme en Corse*, page 168 du N° 24 de la *Revue de la Corse* (Novembre-Décembre 1923).

pas basés sur le rétablissement de l'harmonie entre les montagnes et les plaines, c'est-à-dire sur un reboisement non moins systématique que la guinisation. Quoiqu'il en soit il y a quelque chose à faire dans l'île, et il faut le faire si l'on tient absolument à ce que le peuple Corse vive et travaille !...

* * *

La misère publique. — La Corse est l'un des départements les plus pauvres de France. Déjà au lendemain de la conquête, on railait Choiseul d'avoir donné à son pays la malheureuse Cynros, « somme toute véritable royaume de la misère ». En 1921, le montant total des revenus de toute nature, ressortant des déclarations des contribuables, s'est élevé, pour l'ensemble du territoire français à 19 milliards de francs ; la Corse n'a accusé qu'un revenu de 14 millions. Elle n'a laissé derrière elle que le Lot avec 13 millions, les Hautes et les Basses Alpes avec 11 millions et la Lozère avec 5 millions et demi.

Ce rapide aperçu de la misère générale explique qu'on ne puisse résoudre les grands problèmes de mise en valeur de l'île. Ces problèmes demanderaient à être traités simultanément et en quelques annuités. Ils nécessiteraient des sommes considérables qu'on a évaluées à 600 millions. En réalité il faudrait peut-être un milliard environ.

Par ailleurs, la part d'impôts payés par la Corse dénote que la production du pays est loin d'atteindre la moyenne eu égard à ses possibilités, au chiffre de sa population et à ses aspirations. Nous devons tout de suite conclure que le détenteur du premier facteur de la production, c'est-à-dire le propriétaire, doit être dans la gêne. Il l'est effectivement. Ses profits n'ont rien de comparable à ceux des producteurs continentaux. Il est bien rare qu'ils lui permettent d'améliorer ses moyens d'exploitation et d'intensifier la production. Réduit à de trop insignifiantes ressources, il ne peut, en outre, payer en conséquence une main-d'œuvre sans cesse plus exigeante. Aujourd'hui, l'insuffisance des salaires pousse, elle aussi, les Corses à émigrer en masse. Faute de capitaux et de technique les propriétaires laissent inexploitées des richesses considérables. Seuls les bergers connaissent la prospérité, mais leurs troupeaux, faute d'aliments, deviennent de plus en plus envahissants au grand détriment de la forêt et du maquis.

* * *

Le commerce. — Le commerce tient une place considérable dans les pays civilisés. Les richesses, en effet, n'ont de valeur qu'à raison de leur circulation qui se fait par voie d'échange. L'échange permet d'utiliser au mieux les richesses naturelles. Sans lui la production s'arrête.

Or, en Corse, le commerce n'est pas organisé. Le crédit est presque inexistant, sauf à la périphérie. Il faudrait plus de banques à l'intérieur. Les halles au blé, les marchés, les entrepôts, etc... sont plutôt inconnus. Dans ces conditions le producteur ne trouve devant lui aucun débouché sûr, pour vendre ses marchandises. Les accapareurs qui viennent à lui, d'Italie et de France, lui achètent ses produits, qu'il est incapable d'écouler autrement, à des prix déri-

soires, quelquefois ridicules. Il s'ensuit pour lui une paralysie grave de toute son activité productive, et le défaut d'organisation du commerce est bien, pour la Corse, un facteur de plus, de marasme et de misère générale.

Les transports. — L'industrie des transports met les biens à la portée des besoins, permet les échanges, rend possible, en un mot, la circulation des richesses, c'est-à-dire, le commerce. En Corse, cette industrie est à l'état embryonnaire. Un réseau ferré inachevé et incomplet, un réseau routier insuffisant et mal entretenu, des moyens de transport d'un autre âge, des lignes maritimes peu fréquentées et onéreuses telles sont les conditions désastreuses qui sont faites au commerce intérieur et extérieur de l'île. Il faudrait des funiculaires pour amener à la côte, à peu de frais, les matières brutes tirées de la nature : pavés de granit, pavés de bois, billots etc... Il faudrait des cargots de faible tonnage reliant l'île au Continent et à l'Afrique, pour permettre à la Corse de payer des tarifs de frêt peu élevés. Rien n'existe.

En revanche, les bateaux de luxe de la Compagnie concessionnaire offrent des tarifs prohibitifs. M. Pierre Piobb a écrit, en 1909 : « songez que la tonne de blé paie 11 fr. 50 y compris les frais d'embarquement et de débarquement, pour être transportée de Corse à Marseille. Tandis que la même tonne de blé ne paie que 7 fr., en tout et pour tout, de New-York au Havre. Qui donc en France achètera du blé corse dans ces conditions ? » En 1923, M. Louis Béraud écrivait à son tour : « les carrières de la Corse sont remarquables, mais les moyens de transport sont bien insuffisants dans l'île pour amener dans les ports, les blocs, les moellons et les pavés.... On éprouve des difficultés réelles pour les amener à Paris. Il faudrait pouvoir débarquer la marchandise dans les ports du Nord ; une seule compagnie reliait ces ports à la Corse, mais elle a cessé son service. », et L. Béraud ajoutait : « en résumé rien n'est acheté ».

Cette crise des transports est donc bien pour la Corse un autre facteur important de sa misère économique.

* * *

Depuis la fin des siècles de fer le danger n'a donc pas cessé de s'accroître pour la malheureuse Corse. La nature s'appauvrit de jour en jour par la disparition des forêts, le glissement des terres, le tarissement des sources, la modification du régime des pluies etc. ; le travail, ce deuxième facteur de la production, est lui aussi de plus en plus compromis. La force productive de l'homme dépend, en partie de sa valeur physique ; la maladie, la misère et le paludisme diminuent considérablement la puissance de travail du paysan corse. En outre, la misère générale ne permet pas de perfectionner les instruments de la production. Dans les conditions déplorables où il est appelé à travailler, le producteur corse ne peut escompter le bénéfice d'avantages proportionnés à ses efforts, à ses besoins et à ses désirs. Il est fatal que la balance penche du côté opposé à celui de la production. Après cela faut-il s'étonner que la Corse agonisante soit désertée par ses enfants ?

(à suivre).

Or' ZALLA.

* ————— *

Les cartes géologiques de la Corse

Région de Corte (1)

Tout récemment vient de paraître la première édition de la carte géologique détaillée de Corte, dressée sur la Carte d'Etat-major au $\frac{1}{80.000}$ (n° 263). Cette feuille est éditée par les soins du Service de la Carte géologique de France, rattaché au ministère des travaux publics et que dirige avec tant d'autorité M. Pierre Termier, membre de l'Institut et professeur à l'Ecole supérieure des mines de Paris, le géologue éminent si connu dans le monde entier.

Les explorations et les tracés géologiques ont été faits de 1909 à 1921 par le savant collaborateur de la *Revue de la Corse*, M. Eugène Maury professeur au Lycée de Nice, aidé dans la région cristalline de l'Ouest, par M. Grandjean, professeur à l'Ecole Nationale des Mines de Paris.

Cette feuille continue la série des neuf cartes consacrées à la Corse et bientôt toute la Corse sera représentée entièrement par des Cartes géologiques au $\frac{1}{80.000}$ éditées par le Service.

Nous attendons en ce moment la feuille de Calvi dont les explorations sur le terrain sont terminées et qui ne tardera pas à paraître ; il manquera encore les feuilles de Sartène et de Porto-Vecchio sur lesquelles les explorations sont en cours.

Voici en regard un schéma représentant les feuilles géologiques de la Corse pour chaque région de l'île (2)

Peu de personnes, aussi bien en Corse qu'ailleurs, ignorent cette publication des cartes géologiques qui a été commencée en France il y a plus de 60 ans. Actuellement la série complète des feuilles est à peu près terminée et il ne reste plus que les feuilles de la Corse encore à paraître. Certaines, très anciennes ou comprenant des régions importantes, en sont à la deuxième édition et quelques-unes à la troisième. On peut affirmer qu'il n'est plus possible dans beaucoup de cas de ne pas se servir des cartes géologiques.

Par exemple dans les travaux de chemins de fer, de digues, de tunnels, de recherches d'eau douce ou minérales, de sondages et de barrages de toute sorte, il est indispensable de se servir des cartes géologiques interprétées par les géologues avertis. Avec une bonne carte, les spécialistes peuvent déterminer la nature du sol à une profondeur plus ou moins grande avant tout examen préalable du terrain, leur utilité est donc incontestable et de premier plan.

(1) Bien que l'auteur de cette intéressante étude ait désiré garder l'anonymat, nous aurons l'indiscrétion de faire savoir que, malgré sa jeunesse, notre savant abonné a déjà apporté une importante contribution à l'étude géologique de la Corse.

(2) Chacune de ces feuilles est tirée en un grand nombre de couleurs sur une feuille de papier fort mesurant 93×72 cent. et accompagnée d'une feuille de texte représentant 6 pages in-8°. La feuille de Corte qui vient de paraître est de prix de 20 fr. et celui des anciennes, éditées autrefois à 6 fr. a été porté à 10 francs. Elles peuvent s'expédier par la poste étant soigneusement pliées, mais elle seront mieux préservées dans un tube en carton qui pourrait en contenir plusieurs.

En faisant connaître cette publication qui enrichit nos connaissances sur la Corse il est nécessaire de faire connaître aussi l'organisation du service spécial qui a pour but la publication de ces cartes et d'autres travaux géologiques qui les complètent.

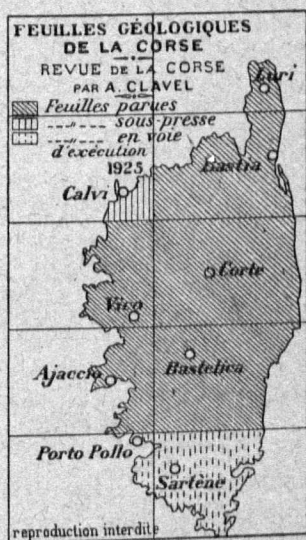
Ce service est en quelque sorte un complément tout à fait indépendant du Service géographique de l'Armée. Les cartes géographiques publiées par ce dernier service ne font connaître que la topographie aride du terrain, avec les noms géographiques adoptés ; mais ils ne donnent aucune notion du sol et encore moins du sous-sol. C'est alors que les géologues désignés par le service géologique prennent les cartes du Service géographique et s'en servent pour y tracer les contours des divers terrains et toutes les autres annotations nécessaires à leur compréhension. Une gamme de couleur est déterminée pour indiquer toutes les sortes de terrains ainsi figurés et la carte géographique transformée en carte géologique prend une vie nouvelle.

Enfin à chaque feuille est annexée une notice explicative, véritable mémoire géologique de plusieurs pages, qui donne tous les renseignements nécessaires à la lecture de la carte et aussi les vues nouvelles sur la géologie de la région étudiée.

Ainsi la feuille de Corte, qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui, est accompagnée par six pages de texte compact, dues à M. E. Maury, dont nous extrayons ces quelques lignes :

« Les maquis abondent dans cette feuille. Dans la région granitique se trouvent de magnifiques forêts de pins laricios et de hêtres, mais elles font place, au dessus de 1.500 mètres, à des terrains arides ou à des pâturages. La région de Niolo est seule cultivée (blé et châtaigniers). Celle des schistes lustrés comprend les belles forêts de châtaigniers (Castagniccia) des yallons d'Orezza, d'Alesani, du Bravone. Dans la plaine orientale, il n'y a guère de fertile et de cultivé que la zone des alluvions ; le miocène est presque recouvert par d'épais maquis. »

Le spécialiste se trouve en présence de grandes difficultés lorsqu'il entreprend de mettre en état la carte géologique d'une région déterminée. Il n'est pas toujours possible de voir en quoi consiste les roches du sol immédiat, en raison de la terre végétale et des cultures qui les cachent complètement. Certaines régions sont si fortement bouleversées et la nature du sol varie tellement, qu'on se livre à un vrai jeu de patience en voulant débrouiller ce chaos. Il faut beaucoup de temps et d'expérience, beaucoup de peine et d'intelligence de la part des collaborateurs du Service géo-



Feuilles géologiques de la Corse

logique qui entreprennent de pareils travaux ; mais ils sont récompensés par les découvertes qu'ils font au cours de leurs pérégrinations et par la solution d'un grand nombre de problèmes très délicats.

Ces résultats procurent aux fervents de la science géologique des dédommagements pour toutes les fatigues endurées.

Jusqu'en 1905 il n'existait pas d'autre carte géologique de la Corse que la carte au $\frac{1}{320.000}$ publiée également par le Service de

la carte géologique de France ; elle est due entièrement aux recherches de M. Nentien, ingénieur des mines (1). Cette carte, publiée en 1877, a rendu à la science les plus grands services (2) mais elle était insuffisante à cause de sa petite échelle et aussi du peu de temps que M. Nentien avait pu y consacrer. Elle ne donnait le plus souvent que des indications sommaires et peu précises, ne suffisant pas pour permettre d'acquérir la connaissance des roches de l'île. Elle a néanmoins servi de base, tout au moins en ce qui concerne le massif cristallin, à tous les travaux ultérieurs.

Avant ce géologue d'autres essais de cartes géologiques également de la Corse, mais à petite échelle, et associés pareillement à des travaux géologiques, avaient été esquissés, mais ces cartes étaient toujours trop schématiques.

Ce n'est qu'en 1900 que M. Michel Lévy, alors Directeur du Service, désigna des géologues pour établir les cartes au $\frac{1}{80.000}$ sur les planches du Service géographique de l'armée et après lui, M. Termier, qui a pu vérifier sur place les travaux de ses collaborateurs et continue à s'intéresser à la publication successive des feuilles géologiques corses.

De plus, certaines particularités géologiques à peine entrevues auront besoin d'être étudiées de près pour avoir une notion complète de la constitution de l'île. Ce sera le travail d'élaboration d'une deuxième édition.

Pour l'instant ces cartes géologiques constituent un monument remarquable qui servira longtemps à tous les chercheurs et prospecteurs géologues futurs.

Elles sont complétées par tous les travaux géologiques parus depuis longtemps et qui forment une longue bibliographie dont il serait trop aride de donner l'énumération.

Après les renseignements généraux que l'on vient de lire, il convient de donner une brève esquisse de la constitution de chaque feuille parue.

La première de ces publications fut la *Feuille d'Ajaccio* (N° 264) qui parut en Octobre 1906 ; les explorations en avaient été faites de 1904 à 1905 par M. Deprat, docteur-es-sciences (1).

(1) Auteur de : *Etude sur la constitution géologique de la Corse.*

(2) Cette carte est complètement épuisée ; nous venons néanmoins d'en rencontrer plusieurs ex. collés sur toile, pliés en in-8, état de neuf, dont nous pouvons disposer au prix de 25 fr. (N. d. l. D.).

(3) Auteur de : *Les origines du relief de la Corse.*

Elle ne comprend que des terrains granitiques avec des pénétrations de massifs de granulite, de diorite, de syénite et aussi un grand nombre de filons des mêmes roches éruptives ainsi que des filons de gabbro, de microgranulite et de porphyres ; ces derniers vont en augmentant à mesure que l'on se dirige vers le nord.

Nous reproduisons cette partie concernant les cultures :

« La région est généralement très peu cultivée. Près d'Ajaccio une petite plaine d'alluvion porte des cultures maraîchères. Le maquis recouvre constamment les pentes montagneuses, quelques rares replis des vallées abritent des châtaigneraies. Quelques villages cultivent la vigne, notamment dans la partie méridionale. Les conditions climatologiques exceptionnelles sur la côte merveilleusement abritée permettraient, avec fruit, la culture des primeurs et des plantes craignant le froid dans la plaine fertile, mais malsaine, de Campo dell'Oro, qu'il serait nécessaire de dessécher ».

La *Feuille de Vico* (n° 226) contient à peu près les mêmes terrains, mais elle est caractérisée surtout pour la presque totalité des grands épanchements porphyriques de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur et qui comprennent les plus hauts sommets de la Corse. Le volcan qui à l'époque primaire a vomé toutes ces laves porphyriques devait se trouver non loin de la Paglia Orba. On voit en outre, le seul bassin houiller exploitable de la Corse, celui d'Osani. Malheureusement, les couches de houille sont traversées par de nombreux filons de porphyre parallèles qui en rendent l'exploitation très onéreuse. Enfin il y lieu de signaler une variété curieuse de granulite sodique dont sont formés les massifs des Calanques de Piana et les roches granulitiques de la forêt de Bonifato.

Cette feuille qui parut en Juillet 1909 est également due à M. Deprat. Les travaux avaient été exécutés de 1905 à 1908. Nous extrayons des pages de texte qui l'accompagnent, la notice suivante sur les cultures de cette région :

« La feuille de Vico est, en général, à peine cultivée et le maquis recouvre à peu près complètement les pentes. Toute la partie nord, notamment, est déserte, inhabitée et occupée dans les parties moyennes des montagnes par des forêts de pins laryx et plus bas de chêne-vert. Entre l'altitude moyenne de 1.550 m. et 2.710 m. la végétation est très pauvre et les sommets sont dénudés.

La vallée du Liamone et la région d'Evisa portent de belles châtaigneraies. L'olivier est cultivé à Ota ».

Ensuite parut en 1909 la *Feuille de Luri* (n° 259) entièrement due aux travaux du savant collaborateur de la *Revue* M. Eug. Maury, qui les exécuta pendant les années 1907 et 1908.

Cette feuille d'étendue relativement faible ne comprend que des schistes lustrés, micacés ou amphiboliques, avec de nombreuses assises de calcaires cristallins connus sous le nom de marbres de Bastia ; il y a aussi des épanchements nombreux de roches éruptives vertes comme les gabbros, les péridolites et les serpentines ; au contact de ces roches avec les schistes se trouvent souvent des minerais tels que l'amiant, le cuivre et surtout l'antimoine.

(à Suivre)

X.X.X.

QUESTIONS CORSES

57. — Qu'est-il advenu du legs du Duc de Trévise à la ville d'Ajaccio ?

Un entrefilet inséré dans les journaux de la Corse, en avril 1892, était ainsi conçu :

« Le duc de Trévise a légué à la ville d'Ajaccio sa « collection napoléonienne qui était fort belle. Il n'a mis à ce don qu'une condition, c'est que cette collection serait exposée dans une salle de la maison où naquit Bonaparte et que la porte de cette salle porterait cette mention : « *Collection donnée par le Duc de Trévise.* »

Je ne sache pas que ce legs ait été exécuté et serais curieux de savoir ce que cette collection est devenue. Le conseil municipal d'Ajaccio a-t-il cru devoir refuser ce legs ? L'impératrice Eugénie, à qui appartenait l'immeuble de la rue Saint-Charles, berceau de Napoléon, s'est-elle opposée à l'exécution du désir exprimé par le Duc de Trévise ? Le legs a-t-il été contesté par la famille du Duc ?

Quel qu'en soit le motif, on ne peut que regretter la non exécution d'un tel legs. Nous serions heureux de recevoir quelques renseignements à ce sujet.

Jérôme MONTALTO.

58. — Quel est le graveur F. Fournier d'Ajaccio ?

Une histoire du *Sac de Rome* (1527) laissée manuscrite par Jacques Bonaparte et imprimée seulement en 1830 à Florence, (traduction de l'italien par A. L. B.) est accompagnée de petites gravures sur acier dessinées par Mariani et Muller mais toutes gravées, y compris le portrait de Clément VII, par F. Fournier, d'Ajaccio.

Possède-t-on quelques renseignements sur ce graveur qui a soin de faire suivre son nom de celui du chef-lieu de la Corse ? A-t-il collaboré à l'illustration d'autres ouvrages ?

U. SAPPIENTU.

59. — Que sont devenues les œuvres d'Antonio Guidi ?

Le poète Antonio Guidi, de Calvi, surnommé *Il dottor della gran memoria*, a écrit les *Poetici componimenti* qui firent sa célébrité.

Cet ouvrage a-t-il été publié ? Où et quand ? Sinon peut-on savoir où est le manuscrit ?

H. Y. C.

RÉPONSES

Quel est le nom des trois officiers corses, le père et les deux fils, qui étaient dans le même régiment au camp de St-Omer ? (Q. N° 45).

J'ai suivi le conseil donné par M. Antoine Flori et, en feuilletant les annuaires militaires, j'ai trouvé dans celui de 1852 qu'il existait à cette époque, au 27^me de ligne : 1° un Capitaine du nom de Battioni ; 2° un Battioni lieutenant et 3° un Battioni sous-lieutenant. Ce serait donc, il me semble, la réponse à la question posée. Et si ce sont bien le père et les deux fils, ce fait unique est, en effet, remarquable.

UN VIEUX GÉNÉRAL, ancien abonné.

LA CORSE TOURISTIQUE

Les régions touristiques de la Corse

LA COTE ENCHANTÉE

Description géographique — Généralités (1)

II. — Les Souvenirs du Passé (suite)

Pour les faire revivre, il ne fallut rien de moins que des colons étrangers, les Grecs du Magne, fatigués de la tyrannie des Grecs et établi en 1676 par les Génois dans les territoires de Paomia, Previnda et Sologna ; ils défrichèrent les maquis, greffèrent les nombreux sauvages qui poussent ici spontanément. L'historien Limperani, qui visita Paomia au commencement du XVIII^e siècle fut émerveillé des résultats obtenus par les Grecs : leur village était certainement un des plus jolis et des mieux cultivés de la Corse. Les gens du voisinage en conçurent quelque jalousie. Or tout en considérant l'appui reconnaissant que les Grecs apportaient à Gènes, et, peu après le début de la grande insurrection pour l'indépendance, ils saccagèrent les habitations des Grecs et détruisirent leurs champs (1731). Ce fut pour les exilés le commencement d'une existence lamentable et douloureuse jusqu'au jour où, en 1774, Marbeuf les fixa en Corse : accomplissant une mesure de justice et de pitié, songeant à rendre l'île « riche et industrielle », il fit construire 120 maisons non loin des anciens défrichements de Paomia et, parmi les cultures dans un cadre de collines dorées, Cargèse la Blanche se fonda.

Au surplus la domination française ne s'installa pas sans secousses dans cette région qui toujours avait farouchement défendu son indépendance. Vico conserve le souvenir du curé Dominique Leca, dit Circinello, que Paoli avait chargé des juridictions civile et ecclésiastique des deux pièves de Sorro et de Cruzzini. Après le départ de Paoli, Dominique Leca, qui avait juré sur l'autel où il célébrait la messe de ne jamais se rendre aux Français, refusa de prêter serment au roi Louis XV. A la tête de quelques partisans, il continua pendant trois ans la lutte pour l'indépendance de son pays et mourut dans le Fiumorbo. C'est à Guagno que naquit Théodore Bel dit « roi de la montagne » un des fameux bandits de l'île qui fut tué en 1827.

III. — Le développement économique

Il ne faudrait jeter qu'un coup d'œil bien superficiel sur cette admirable région pour en tracer un tableau désolé. Quelques-uns pourtant l'ont fait. Ils ont dit le rivage désert du golfe de Sagone où les alluvions du Liamone ont apporté des éléments malsains et ils ont insisté sur l'abandon de l'ancienne cité épiscopale et le triomphe de la nature sur l'homme. A mi-côte les villages apparaissent.

(1) Voir précédentes livraisons, à partir du N° 25 (Janvier-février 1924).
REVUE DE CORSE, VI. — N° 34. JUILLET-AOÛT 1925.

sent comme Calcatoggio, si pittoresque avec ses maisons blanches, mais dont un dicton affirme la pauvreté : « A Calcatoggio, peu de pain et pas de logement ». Voici cependant des jardins et des vergers, des vignobles et des cédratiers, des noyers et des cerisiers. Plus haut encore, c'est la forêt, splendide mais insuffisamment exploitée : Lonca, Lindinosa, Attone où les pins laricios alternent avec les chênes verts. En somme de maigres ressources.

Considérons les choses d'un peu plus près et nous constaterons du travail, une adaptation singulièrement intelligente aux circonstances extérieures, du progrès et de la richesse. D'abord Cargèse où la vie est douce et facile au milieu d'une prospérité générale : hautes maisons peintes aux toits rouges, alignées sur des rues régulières, pas de maquis mais des champs verts, enclos de figuiers de Barbarie, des prairies artificielles, des olivettes, des plantations de cédratiers. A l'embouchure du Porto, « vallée travaillieuse », le hameau de ce nom est un centre relativement considérable par l'activité agricole, industrielle et maritime, et il peut devenir écrivait avant la guerre M. Ardouin-Dumazet, « un des centres vitaux de l'île » : les bois sont le principal aliment de son port, on y exploite de magnifiques granites rouges d'un grain superbe, on y prépare les ébauchons de pipes. Que dire enfin d'Ota, d'une culture méditerranéenne assez souple pour s'adapter aux conditions mouvantes de la vie économique ? Actuellement le cédrat, jadis fort important, ayant diminué de valeur, l'olivier a repris faveur et donne les principaux profits ; la vigne reste stationnaire ; la châtaigne a plus d'importance que les céréales. Toute la région se hausse à une prospérité croissante.

Ce qui lui manque, c'est d'être en dehors des routes : le chemin n'a pas encore pénétré et il n'est point, entre Calvi et Ajaccio un service régulier de vapeurs reliant cette côte au continent. « Les bois, les charbons, les vins d'Ota, de Piana, de Serrière et les autres produits, pourraient facilement alimenter la navigation, mais Porto reste ignoré par les Français, les seuls navires qui tiennent dans sa marine sont les navires italiens ». Piteuse constatation qui navrait un voyageur perspicace tel que M. Ardouin-Dumazet. Il pourrait la reproduire aujourd'hui en modifiant à peine les éléments sur lesquels porterait le commerce entrevu. Mais il noterait dans l'aspect nouveau, des routes mieux entretenues et sillonnées d'automobiles, l'espoir le plus certain d'une vitalité définitive.

Car ce qui manque à ce pays c'est le tourisme qui la lui donnera en développant le bien-être, en reliant entre elles et avec le reste de la Corse toutes les parties de cet admirable pays, en introduisant la main-d'œuvre et en suscitant l'émulation. Le tourisme n'a pas ailleurs un champ d'action plus varié : sites grandioses et panoramas incomparables, qui ont rendu célèbres les calanques de Piana et le golfe de Porto ; stations climatiques comme Evisa où l'air est lumineux à proximité des forêts ombreuses et en face des plus majestueux paysages : stations thermales enfin — Guagno et Caldanello — ou il suffirait de quelques aménagements pour rendre le séjour aussi confortable que profitable.

Si les Corses le veulent et si le gouvernement les aide, cette région doit être le paradis du tourisme et des villégiatures.

Excursions

Nous n'apporterons ici rien de nouveau, mais nul ne s'en plaindra : nulle part les excursions « classiques » ne s'imposent davantage à chaque touriste pour susciter son émerveillement toujours renouvelé.

I. — La route de la corniche.

Voici l'aqueduc aux 28 arches qui conduit à Ajaccio les eaux de la Gravona, et voici les majestueux escarpements du rocher Gozzi dont la citerne garde encore, dit la légende, les trésors qui y furent enfouis à l'arrivée des Arabes. *Appietto* adosse ses maisons claires à une muraille de granite rose entre les cols de Listincone et de San Bastiano. A nos pieds, 400 mètres plus bas, le golfe de Sagone déroule ses multiples et molles indentations en bordure de la Cinarca glorieuse, dont les villages et les cultures attestent la prospérité. La route descend rapide vers *Calcatoggio*, court le long du golfe et, le Liamone franchi, atteint *Sagone*, pauvre village pittoresque et délabré, au débouché d'une rivière qui remonte vers Vico. Des tours génoises, de prestigieux aspects sur la mer encadrée de rochers et de cultures, et bientôt c'est *Cargèse*, précédée par d'élégantes chapelles funéraires où se lisent des noms venant de Grèce, village heureux où, dans la douceur exquise de l'atmosphère, les plus merveilleuses impressions vous attendent.

Si votre bonne étoile vous a guidé vers ces lieux pendant le temps pascal, vous vous plairez aux rites de la religion grecque : les complaintes de la Vierge au soir du Vendredi Saint, et la belle cérémonie de l'*Aspasmos* au cours de laquelle les fidèles s'embrasent, le jour de Pâques, en évoluant autour du cœur, et la procession du lendemain qui se déroule au bruit des salves de mousqueterie autour de la bannière que les Maînotes ont, dit-on, apportée de Grèce. Et que de promenades pour agrémenter votre séjour : la *Spelunca* où l'on va par une route bordée d'oliviers et d'amandiers ; le *Puntiglione*, d'où le panorama est incomparable ; le *Cardetto*, la vallée de *Losxi* et la forêt d'Esigna dans une gorge encaissée que dominent des rochers abrupts ; la tour d'Omigna et la plaine de Chioni dont l'étang abrite bécassines, poules d'eau et vanneaux... Il n'est pas jusqu'aux promenades en mer qui ne soient attrayantes : on ne connaît pas assez les rochers de Ste-Perpétue, la plage de Menasina, la grotte du Molendino, la roche Marafica (où les torpilleurs de la Défense mobile font des exercices de tir) et le Fumajolo.

On part avec un regret, qui bientôt disparaît. Car nous allons connaître, après le col de Lava, dans un prodigieux éblouissement, le golfe de Porto et les falaises écarlates du cap Sonino. Le spectacle est saisissant et sa beauté sans pareille imprègne à la fois les yeux et l'âme entière. Nous sommes à *Piana* où un luxueux hôtel récemment aménagé, va nous accueillir, en attendant que nous admirions ces amoncellements sauvages de rochers aux formes fantastiques qui font l'éternelle beauté de cette région. Ce sont les *calanques*, dont les grandioses escarpements de granite rose ou vert s'embrasent dans le soleil radieux ; chaos formidable et véritablement titanesque tel que n'en put rêver l'imagination d'un Wells, prodigieuse accumulation de visions effarantes qui s'éten-

dent sur près de 2 kil. et que l'on ne saurait oublier. A travers les pins, les chênes verts, les arbousiers, les cistes et les myrtes, la route descend en lacets rapides, bordant des précipices qui plongent directement dans la mer et multiplie les échappées sur le golfe de Porto que le soleil caresse et embrase de ses plus somptueux reflets. « Est-ce Naples ? est-ce Venise ? C'est le golfe de Porto, unique au monde ».

(à suivre)

LOUIS VILLAT.

SOUVENIRS DE CORSE

Le Cap Corse

Hier encore, aux rives du Golo maigrelet d'été, nous côtoyions en wagon les pentes vertes et les grands rochers où les villages accrochent leurs maisons de pierre. Et tout d'un coup nous voici en mer, sans même avoir eu le temps de dire adieu aux amis, aux hirondelles de la terrasse, au Pigno... Tant mieux, c'eût été dur, il y a des « au revoir » qu'il vaut mieux ne pas prolonger.

Regardons, accotés à la balustrade, notre Cap Corse qui nous accompagne. Le paquebot lent laboure la mer clapotante au rythme cadencé de ses pistons. Pendant dix lieues il va nous suivre, le promontoire « sacré » qu'évangélisa St Paul, la hardie jetée de Cynros, avec ses hautes montagnes noires et ses nuages blancs qui flottent aux cimes, comme un mouchoir qu'agiterait un ami. Il faut le revoir au passage, il nous a tant choyés. Ses Follice, son Stello de treize cents mètres, où l'air est si frais et si pur, nous les connaissons si bien, et la longue arête où des vallées se creusent, la tête au roc et les pieds dans la mer, — poignée de dague effilée et précieuse, comme de porphyre serti d'émeraude, couchée sur l'écrin bleu de la mer, dans la ouate des nues ; et les conques ombreuses, les villages bruns aux clochers sveltes, près des monastères, et l'orgueil des fameuses pièves, les terrasses où tous les bons fruits mûrissent, les côdrats et les raisins qui donnent du madère, du malaga et du muscat.

« Là-bas, nous ne la voyons pas, mais tu la devines, où la terre et la mer se rencontrent, c'est la route nationale qui suit la côte... tu te la rappelles, blanche et sentant bon le lichen, toute sonnante des grelots des vieilles calèches bleues, qui datent d'il y a si longtemps, et des pataches jaune et rouge qu'on peut prendre pour Canari, à Bastia, au bout de la rue Napoléon. — Oui, et toute ronronnante des automobiles qui enlèvent bravement les tournants brusques, enjambent le bruyant estuaire des rios, les torrents, les bassins où l'eau semble dormir. Une fois, n'est-ce pas, c'était en Avril, le soleil ne brûlait pas encore, mais il y avait comme un air de fête dans la lumière qui trônait aux croupes fantastiques. Dans les gros bourgs, les villas ouvraient toutes larges leurs fenêtres sur les flots, où les marsouins s'ébattaient au bas des vignes et des cotéaux chargés de tomates. On avait revu Griscione, Miomo, Lavasina, et sa marina si romantique et son église toute pleine des beaux atours dont les dames pénitentes font le sacrifice, et Sisco, à gauche, dans ses oliviers séculaires, et la grotte de Brando avec ses arbres étranges, aux fleurs verdâtres, comment les appelle-t-on ? — Les micocouliers ? — Les micocouliers, oui. Et l'on s'était arrêté à Erbalunga. — Nous y passons. Vois-tu, tout au fond, le Stello qui

l'écrase ? — On avait fait un goûter champêtre sur l'étroite langue de pierre, et des promenades dans un tas d'escaliers et de ruelles, sous des arcades et des balcons en fer forgé. Il y avait, n'est-ce pas, comme aujourd'hui, de petites barques à deux voiles rouges, montées par un patron et deux ou trois enfants ; elles naviguaient nonchalamment sur la mer foncée où se reflétaient les oliviers verts ; du Capo di Rupe, le ciel était si pur qu'on aurait pu toucher Capraia de la main. Que de tours, que de couvents, que de cabanes de pêcheurs ! — On voit les tours d'ici, il y en a plus de quatre-vingts autour du Cap. — Et plus on avançait vers le nord, plus le paysage riait, des coupes, des calices de verdure, Pietra Corbara et Santa Severa, et Campiano, et le canton d'Ersa, parsemé de hameaux et de fermes, avec des valleuses par où on voit la mer... — Et c'est par ici, je crois bien, que nous sommes restés en panne, un soir d'hiver, en revenant des mines de Meria, avec l'Irlandais et l'Irlandaise. Te souviens-tu de la rentrée en ville, tous phares éteints, au petit bonheur le long de la route familière ? La pluie cinglait, il ne faisait pas chaud, et on nous attendait au Théâtre, où l'on devait jouer la Traviata... C'était là-bas, tiens, aux environs de Luri... »

Ton, tan, ton, tan, l'hélice ne va guère plus vite, aujourd'hui, que le vieux bidet de nos courses du Cap. Un homme d'environ soixante ans, droit et vert, la barbe grisonnante taillée en pelle et le nez busqué, comme les condottieri du temps de François I, s'est approché de nous pendant qu'on causait. « Vous connaissez Luri ? » fait-il. « Oui, un peu. — Alors, au dessus du monastère, vous avez vu la tour de Sénèque ? — Nous y sommes grimpés et, franchement, il fallait que ce philosophe le fût bien peu pour se déplaire dans une campagne comme celle-là. — Que voulez-vous, il n'aimait pas les Corses... Je l'accorde, il n'avait pas, le pauvre homme, notre Hespéride, à nous, de cédratiers, de citronniers, d'orangers et de vignes. Mais il avait le même arôme des plantes, le même silence sur les montagnes, les mêmes brouillards qui rafraîchissent les rochers fauves. Pino n'avait pas ses parcs superbes mais déjà son vin pétillait aux amphores, les côtes regorgeaient de poisson. Mais non, Monsieur, huit ans en Corse, et pas un mot que des plaintes ! — Sénèque a fait école. — De tristes écoliers, que nous ne prisons pas plus que le maître. Voyons, Monsieur, vous qui semblez aimer la Corse, pouvez-vous concevoir cela ? Y passer huit ans sans l'aimer ! N'avait-il donc pas d'yeux pour voir, de cœur pour sentir ? Ah, le sang me bout quand on me parle d'exil en Corse, cette terre du bon Dieu, ce pays d'abondance et de beauté... Mais, écoutez, voici la cloche du dîner qui sonne ; entrons, si nous voulons être bien placés, et puis, nous aurons fini pour la Giraglia ».

A table, le condottiere continua : « Je le sais, nous avons nos défauts. Ainsi, moi, qui suis du Cap même, et vous savez si les montagnards nous regardent comme des poules mouillées, puisque pour eux la vraie Corse cesse au pont de Miomo, eh bien, il s'en est fallu d'un demi-centimètre que je succombe à la vendetta. C'était un matin, à six heures et demie, je prenais le frais sur la terrasse de ma maison, à Farinole, entre la montagne et la mer. Derrière moi, un petit monticule planté d'arbres m'abritait du soleil levant ;

devant moi, ...avez-vous jamais vu le golfe de St Florent, aux premiers rayons, et le rivage qui court, s'enfuit ? Bref, je fumais ma vieille pipe de bruyère et je me croyais le plus heureux des mortels quand, tout d'un coup, pan, pan, pan ! trois fois. A ce moment précis, je me penchai pour ramasser un journal, qui était tombé à droite de ma chaise : les trois balles me sifflèrent à l'oreille gauche ; sans cette coïncidence, allez, je ne serais pas avec vous dans la salle à manger du Numidià. — Et qu'aviez vous donc fait ? — Rien. J'étais sur la liste, voilà tout. Il y avait tant de personnes à détruire, et j'étais de celles qu'il fallait supprimer. — Vous connaissez donc les assassins ? — Si je les connais ! Ce sont deux frères, de très, très vagues parents à moi. — Alors ? — Alors, ils courent toujours, quelque part dans le maquis sans doute. Que voulez vous que ces trois braves gendarmes de St Florent puissent leur faire, dans un labyrinthe de sentiers dans la montagne ? Aussi, moi, je cours avec, — passez-moi donc de cette salade, elle est délicieuse — et comme j'ai le désir de fumer ma pipe tranquille et de finir mes jours en paix, je vais me retirer dans un petit bien que j'ai, tout près de Marseille. Au moins, je ne les gênerai plus... » Comme je félicitais ce sage, on apporta le dessert, le café qu'on sirota. Puis notre homme, lampant d'un trait le petit verre final, nous fit signe et nous emmena sur le pont du navire.

Ton, tan, ton, tan, avec des éternuements, le piston crache. Nous avons dépassé la Giraglia. Le soleil vient de se coucher mais il a laissé sur la mer un manteau d'incendie qui béatifie et glorifie l'autre côté du Cap. Debout, dans la brise du soir, revoyons-la, nous l'avons tant aimée.

« Tu les imagines, n'est-ce pas, si tu ne les vois plus, les rives escarpées, tailladées, dentelées comme des fjords, où tracassée et bousculée par la montagne, la route serpente, et les marines avec des villages cachés aux plis des grèves, où nous avons mangé, dormi ? Vois, dans la lumière changeante qui tressaute, les caps s'allument d'un dernier flamboiement, les promontoires fluets se baignent, avant le repos de la nuit. Tu te rappelles, quand nous nous en allions, les yeux et le front étonnés, comme aujourd'hui, vers les cimes qui là-bas barrent le golfe immense, par Pecorile, avec ses maisons sur la falaise, d'où l'on aperçoit, à travers les branches, les massifs superbes du Cinto neigeux, et par la plage, où les torrents succèdent aux ravins et les ravins aux torrents. »

(à suivre)

PAUL CHAUVET.

Le paysage Corse

Je parlerai surtout de Porto, de la côte bienheureuse qui va de Piana à Galéria, du val austère qu'Evisa domine. J'y goûte quelque chose de plus que ces jeux chatoyants de couleur, maquis fleuri, splendeurs solaires, qu'on s'accoutume à louer des tableaux méditerranéens. Les chemins d'ocre broyé de lumière, les chaudes rutilances du granit et l'azur lucide, comme une musique d'allégresse aimante, enveloppent l'âme à son insu, du bonheur indéfini d'exister. Les fleurs de Cannes, les rivages de Naples, l'emplissent d'un pareil contentement, qui déborde en flux assoupis. Mais le pays

Corse y joint une jouissance en éveil, où l'activité se précise : il semble, de l'architecture de ses montagnes et du seul relief de sa roche, que l'intelligence tire curieusement une vive et neuve excitation.

Nous grimpons au hasard du roc. Tantôt, sur la rampe aveuglante, balayée de soleil, les mains se meurtrissaient aux brisures des pierres. Puis une semblance de chemin accordait une courte détente. Un champ de rochers nus, cimetière de pias incendiés, nous forçait d'enjamber les troncs maigres et noirs, friables comme braise. Par instants, la confusion hérissée d'un maquis imposait de savantes stratégies. Ou encore, après la plaie, cette chute innombrable de perles, quand nous frappions devant nous les bruyères gonflées d'eau — Que d'ingéniosité pour franchir le torrent ! Parvenir au sommet sauvage exige, avec la peine des muscles, une recherche aiguë de l'esprit, hypothèse, calcul. C'est un problème que l'escalade exalte et multiple, que tout l'être s'emploie à résoudre.

Il faut ainsi, je crois, avoir erré, cherché, voulu et trouvé sa route par le maquis et les pierrailles, pour en sentir la plus forte beauté ; celle de la forme, du relief. L'imprévu des détours, les hasards de la pente, sollicitations perpétuellement neuves, prolongent un parfait contact avec le réel, et je m'assure que cette tension d'esprit et de corps dans l'escalade équivaut le geste indispensable du sculpteur palpant l'ébauche — l'enfoncement créateur du pouce en l'argile.

Je me souviens de mon impression première devant le golfe de Porto. C'était un éblouissement de couleurs, une sensation de vivante chaleur, de santé lumineuse, infiniment apaisante. La méditerranée oscillait doucement au pied d'un rivage d'or et de rose, et, sur les bancs de sable clair, avait des transparences d'émeraude. La montagne, que j'ignorais, s'épanouissait alors à mes yeux comme un bouquet au soleil. Je n'aurais su dire, ni ne cherchais à distinguer ou nommer ses cimes ; mais je me laissais conquérir par le spectacle, goûtant, sans la définir, sa puissante harmonie. De tous les cailloux, baignés de soleil ; des eucalyptus au tronc lisse, où pendent — géants déguenillés — des haillons d'écorce ; de l'eau stagnante qui nourrit l'imperceptible moustique ; des cactus dont les fruits trop mûrs gonflent leur gaine épineuse ; des buissons verts piqués de rouge par les arbrouses mollissantes ; de toute cette exubérance dans l'été torride, s'exhalait une torpeur bienfaisante et simple.

Mais, jour par jour, j'ai appris la montagne. J'ai vu, sur la route de Partinello, entaille fantastique dans la falaise rouge, la chute à pic dans la mer des Calanques d'Agia Campana. Au flanc sud du Golfe, au-dessus de la Castagna, le maquis plus abondant habille les aspérités de sombre verdure. Mais au nord, sur la pente âpre et nue, que brûlent des rayons perpendiculaires, on peut goûter forme et sculpture. D'abord, presque à l'horizon, voici que pointe, mince comme la proue d'un navire le profil du cap d'Osani. Silhouette harmonieusement découpée : un long éperon à fleur d'eau, émoussé d'écume puis, brusquement relevés, trois sommets en échelons, sur l'un desquels un bloc semble posé, pareil au Cabo d'Ota ; puis, dominant encore, un dos massif et arrondi au delà duquel la

pente s'affaisse et se perd, l'îlot de granit plongeant sous la terre molle et brune.

J'ai vu la vallée de Bussagnia, le ruisseau clair, maigre filet sinuant parmi les pierres blanches, entre les sommets lourds et usés, J'ai gravi les rocaïles, exploré les brèches, percevant sans cesse avec plus de précision et plus d'enthousiasme l'architecture de cette contrée merveilleuse. Vous souvenez-vous du Castello ? N'éprouvez-vous point au pied de cette invraisemblable tourelle, dominant si haute l'éboulis désordonné des pierres, le même émoi que devant ces constructions parfaites, que l'art humain arrache du chaos ?

Au centre esthétique du golfe, un promontoire en pyramide, au socle battu par les flots. Une tour bénoise quadrangulaire, aux murs épais et démantelés, le domine, comme un souvenir ou le symbole du paysage. Quelques récifs sont lavés par l'eau lente.

Et, petit à petit, ce tableau qui n'était pour moi qu'une surface magnifiquement colorée, s'est acquis profondeur et relief. A mesure que j'allais et venais, dévalant ou grimpant, et que, par de multiples promenades, je devenais familier de ce sol, je prenais conscience des altitudes, des distances, des courbes, des volumes. Au lieu de voir cette montagne comme une silhouette dessinée sur l'horizon, j'apprenais à la sentir dans sa réalité tangible, emplissant au loin l'espace. La multiplicité des aspects selon le lieu et l'heure, l'infinie diversité des nuages, voilà sans doute ce qui mène l'esprit, soucieux de solide et de stable, à une vision si géométrique des choses — et nous fait goûter la nature, non comme un tableau, mais comme un édifice.

Je songe au spectacle qu'on découvre de San-Cypriano, au bout du chemin de la Spelunca, près du cimetière d'Evisa où la rouille des croix et les couronnes mauves s'emmêlent aux herbes folles. A vos pieds, l'encaissement profond où le torrent murmure ; de l'autre côté un chaos montagneux où s'aperçoivent deci delà quelques sapins minuscules. Au delà, simplifiée, estompée par la distance, la vallée d'Ota et le mont des Seigneurs. Le village pose sa blancheur à mi-pente. Plus loin encore, noyé de lumière diffuse, c'est le golfe de Porto, c'est la mer, dont le niveau bleu barre l'horizon à une hauteur surprenante.

L'esprit s'exalte à chercher l'âme de ce pays. Aussi loin qu'on peut voir, c'est un bouleversement de roches indescrivable, un brassage de matière comme je n'en ai point vu ailleurs : les Calanques de Piana, déchiquetées, n'ont pas cette allure robuste et massive, noueuse et forte. Le Niolo a de plus hauts sommets, mais pas aussi tourmentés.

Ce chaos rocheux, c'est l'avant garde du plateau Corse, les bastions brisés de première ligne. Le socle primitif semble avoir été mis à nu, déchiré dans sa profondeur, par un bouleversement géologique grandiose. Tout ce pays âpre qui plonge ses crêtes ébréchées sous la mer, c'est sans doute une des charnières de l'effondrement tyrrhénien qui laissa notre sol cristallin brisé, écorché tordu, splendide comme une ciselure merveilleusement rompue.

Pays rare, infiniment varié dans ses nuances, d'une structure pourtant si solide, qui séduit l'esprit en même temps qu'il sait captiver l'âme.

Dominique LECA.

Ouvrages d'occasion

Editions d'avant-guerre

Eurêka, grand roman historique par J.-B. LAGLAIZE. 1 vol. broché. in-18 rais. de 388 grandes p. en caractères neufs, soigneusement impr. sur bon papier, 2^{me} édition, 4,50, *franco*, 5 frs.

Historique complet, avec description authentique, sous la forme d'un roman passionnant, du siège de Syracuse par les armées romaines. Les détails de la célèbre défense de la ville par Archimède et ses miroirs ardents, y sont décrits avec une précision qui rappelle le style de Flaubert décrivant le siège de Carthage. Lecture aussi captivante qu'instructive.

Les Drames du Cœur par H. GOURDON DE GENOUILLAC. 1 vol. broch. in-18 rais, illustré de 8 grav. hors texte. 3 fr., *franco*, 3,50

L'auteur de tant d'ouvrages renommés a su mettre dans cette troublante aventure un charme passionnant, qui captive le lecteur en augmentant l'intérêt jusqu'au tragique dénouement.

Histoires de mon village, par B.-H. Révoil, 1 vol. broch. in-8, illustré de 13 gravures sur bois tirées hors texte sur pap. teinté. 4,50, *franco*. 5 fr. 25

Les onze récits qui forment cet intéressant vol. sont des épisodes authentiques de l'histoire de la Provence et des Bouches du-Rhône, pays de l'auteur qui a fourni des éléments précis pour les illustrations.

C'est pour cette belle région, une sorte de monographie composée de légendes campagnardes et de drames mouvementés écrits avec le talent reconnu de ce brillant conteur.

Il était une fois... récits et nouvelles de toutes les couleurs, par Philibert AUDEBRAND. 1 vol, in-8, illustré par 15 dessins de KAUFMANN gravés sur bois et tirés hors texte sur papier teinté 4,50 ; *franco* 5 fr. 25.

Le charmant conteur, dont on connaît les ravissantes nouvelles, a groupé sous ce titre quelques unes de ses productions les plus remarquables. L'intérêt dramatique, la richesse de l'imagination et la vérité historique s'harmonisent, dans cet ouvrage artistement illustré.

Catalogue d'ouvrages sur la Corse

Brochure sous couverture contenant 22 col. de notices bibliographiques.

Il sera adressé gracieusement et *franco* à tous les abonnés de la 6^{me} année qui nous en feront la demande.

LES RÉGIONS TOURISTIQUES DE LA CORSE

par M. L. VILLAT, Docteur ès-lettres.

M. Louis Villat, dont l'importante thèse de Doctorat a été consacrée à la Corse, a montré dans cette œuvre nouvelle, qu'il n'a pas étudié ce pays au seul point de vue historique mais qu'il en connaît tout le côté pittoresque et sait guider le touriste parmi toutes les beautés et curiosités qu'il importe de visiter si l'on veut bien connaître la Corse.

Une carte schématique indique clairement les régions, tracées par M. L. Villat, à travers lesquelles il fait excursionner le visiteur après lui avoir fourni sur chacune d'elles quelques notions historiques et géographiques.

Cette publication, établie sur un plan entièrement nouveau, très convenablement présentée avec même papier et même format que la *Revue*, est aussi bien un guide qu'un ouvrage de bibliothèque, intéressant autant la Corse qui sait que le touriste qui désire connaître. — *Les Régions touristiques* sont envoyées *franco* moyennant 4 fr. versés au Compte postal N° 211-44, de M. A. Clavel, 48, rue Saint Lazare, à Paris.

A tous les vents, scènes de la vie réelle à la ville et à la campagne par H. GOURDON DE GENOUILLAC, 1 fort vol. in-8, couv. illustrée, orné de 16 grav. sur bois hors texte, sur papier teinté, 4 fr. 50, *franco*, 5 fr. 25.

Ce recueil de nouvelles prises sur le vif forme une lecture variée et attrayante. Jamais l'éminent romancier qui a laissé tant d'œuvres charmantes n'a été mieux inspiré.

L'honneur de la Marquise, par Ch. DESLYS. 1 vol. in-8, orné de 9 grav. sur bois par Kauffmann, tirées hors texte sur pap. teinté. 3 fr. 50, *franco*, 4 francs 25.

Si vous aimez les émotions vives, les situations palpitantes, les dramatiques récits qui saisissent et impressionnent du début au dénouement, lisez cet ouvrage d'un de nos meilleurs romanciers,

Dans le cas d'une demande de 3 vol. les frais de port seront diminués de moitié. Ajouter 0, 50 cent. si l'on désire la recommandation postale.

Les 6 vol. réunis, *franco* ; 25 francs.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

Le Tourisme en Corse

Comme suite à la note publiée sous ce titre dans notre dernière livraison, nous avons reçu une lettre nous demandant pourquoi, parmi les guides recommandés, nous ne citons pas celui édité par le syndicat d'Initiative de Bastia. Cette question ayant pu se présenter à l'esprit d'autres lecteurs, nous pensons utile d'y répondre ici.

Notre correspondant comprendra qu'il nous eût été difficile de recommander un Guide dont nous n'avons jamais ni reçu, ni vu un seul exemplaire.

Peut-être même aurions-nous été contre les intentions des éditeurs qui, étant en relations avec nous depuis de longues années et recevant la *Revue*, ont cru devoir ne pas nous faire connaître cette publication. — Nos lecteurs voudront bien ne voir ici que la réponse à la question d'un abonné.

UN TOUR EN CORSE

Parmi les publications choisies le plus souvent dans nos bureaux pour leurs illustrations représentant le mieux la Corse, l'album de P. BOISARD a eu de nombreuses préférences.

Imprimé sur papier de luxe, en grand format in 8° jésus (25 + 19 c.) ce récit de voyage alertement écrit est superbement illustré.

L'éditeur photographe Ch. Mendel, connu pour ses remarquables illustrations photographiques, a voulu faire une œuvre artistique en confiant le tirage de celle-ci à une maison de Nancy spécialisée dans ce travail.

Une vingtaine de photos en diverses teintes sont encadrées par un texte intéressant tandis que cinq planches tirées à part en noir, bleu, bistre, sanguine et orange présentent en petits tableaux des vues célèbres de la Corse.

L'éditeur nous avait fait plusieurs livraisons de cet album coté d'abord 5 fr, puis 6 francs, mais lors de notre dernière demande, voyant l'édition presque épuisée nous avons pris ce qui en restait.

Contrairement à ce qu'on peut supposer en pareil cas, nous profiterons de ce monopole pour favoriser nos abonnés en ramenant le prix à 4 fr.50 (franco 5 fr.) (recom. en plus). Les amateurs sont ainsi prévenus que : *Un tour en Corse*, près d'être épuisé, ne se trouvera plus bientôt que chez les bouquinistes, et à quel prix ?

A nos lecteurs

Les demandes de collections complètes de la *Revue* ont dépassé nos prévisions et complètement épuisé les N^{os} 2, 7 et 8 des deux premières années. Nous serions reconnaissant à nos anciens abonnés qui pourraient nous en adresser un exemplaire. Nous sommes disposé à le racheter au-dessus de sa valeur ou l'échanger avantageusement.

Par contre l'augmentation de notre tirage dans la suite nous permet d'accorder des conditions spéciales aux nouveaux abonnés qui voudraient se procurer les 3 dernières années.

Les soirées littéraires

2 forts vol. de 400 pages sur 2 colonnes, in-4°, très nombr. illustrations, textes variés par des auteurs connus. *Soldés franco* : 10 fr. recom. 10, 50.

NAPOLEON

par l'image (1769-1821)

154 photographures sur papier de luxe, texte par MOREAU-VAUTHIER

Ouvr. le plus complètem. documenté
exceptionnellement avantageux.

Prix : 2 f. 50 ; franco : 3 f. ; recom. 3 f. 50

Itinéraires Descriptifs

DES

Routes de la Corse

NATIONALES

Forestières et Départementales

AVEC

Quarante dessins, profils, points principaux
et la *Carte Routière*

Ouvrage honoré de subventions :
du Conseil Général de la Corse, de
la Chambre de Commerce d'Ajaccio,
la Chambre de Commerce de Bastia,
de l'office national du Tourisme, etc.
Format de poche, 272 pages compactes
PRIX : 10 fr. ; franco 10 fr. 50. ; recom. 11 fr.

La CORSICA de NOVELLINI

La plus belle allégorie de la Corse,
format 80x60, valeur 30 francs, prix
15 fr. franco en un tube 17 fr. 50,
recommandé 18 fr. (exceptionnel).

Œuvre artistique de 1^{er} ordre

Aux lecteurs corses qui ne possèdent pas encore ce remarquable tableau nous rappelons sa valeur *exceptionnelle* en les engageant à profiter de cette véritable occasion avant que le prix en soit augmenté.